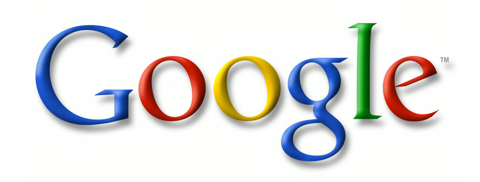



L'Italie 1859

L'ITALIE

SES GLOIRES ET SES MALHEURS

RÉCIT INDISPENSABLE

A L'INTELLIGENCE DES ÉVÉNEMENTS CONTEMPORAINS

Ahi serva Italia, di dolore ostello!
O patria degna di trionfal fama...

Ah! Italie esclave, hôtellerie de douleur.
O patrie digne d'une renommée triomphale!

DANTE.

PARIS

DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 13, GALERIE D'ORLÉANS

—

1859

L'ITALIE

PARIS. — IMP. DE ÉD. BLOT, RUE SAINT-LOUIS, 46

L'ITALIE

SES GLOIRES ET SES MALHEURS

RÉCIT

INDISPENSABLE A L'INTELLIGENCE DES ÉVÉNEMENTS

CONTEMPORAINS

Ahi serva Italia, di dolore ostello!
O patria degna di trionfal fama!.....

Ah! Italie esclave, hôtellerie de douleur!
O patrie digne d'une renommée triomphale!

DANTE.

PARIS

DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 13, GALERIE D'ORLÉANS

—

1859

AUJOURD'HUI

De généreux et vaillants soldats combattent pour l'indépendance de l'Italie : ils font de l'histoire, et de la plus grande comme de la plus noble qui ait jamais été faite.

Lira-t-on celle-ci, tout abrégée qu'elle est? Pourquoi s'occuper des siècles passés, quand chacune des heures du présent est palpitante d'intérêt?

Nous comprenons cela; aussi n'avons-nous été entraîné à écrire ces quelques pages qu'en vue d'un présent dont nous sommes fier.

Notre course à travers les âges est des plus rapides; nous n'avons mis en relief, dans chaque siècle, que les faits vraiment caractéristiques; nous nous sommes surtout appliqué à rendre sensibles l'enchaînement et l'harmonie de ces faits.

Nous avons voulu prouver une fois de plus que si les hommes tombent, *l'homme* reste debout, enrichi du présent des âges, couronné de la lumière des siècles.

Le sort des nations, comme une mer profonde,
A ses écueils cachés et ses gouffres mouvants.
Aveugle qui ne voit, dans les destins du monde,
Que le combat des flots sous la lutte des vents,

a dit un grand poëte. Et quand les poëtes, vrais enfants de Dieu, parlent ainsi, ils sont *Verbe* de leur Père.

Il n'y a pas de hasard, tout a sa raison d'être. Les destinées de l'Italie s'accomplissent en ce moment, et par vous, bons et braves enfants du noble pays de France. Lisez ces quelques pages; elles sont écrites pour vous et vos courageux alliés.

Les héros évoqués dans cette histoire vous saluent. Mais si leur courage peut être comparé au vôtre, ce qu'ils ont entrepris, ce qu'ils ont exécuté reste bien au-dessous de ce que vous entreprenez, de ce que vous allez accomplir.

En échange de ses nobles inspirations, de ses chants de gloire et d'amour, qu'avait-on, jusqu'à

vous, rendu à l'Italie? le fer et la flamme, le meurtre et l'incendie.

Ahi serva Italia, di dolore ostello!
O patria degna di trionfal fama!
. . . .

Sans doute les Bayard, les Trivulce, les Lautrec, les Gaston de Foix, les Louis XII, les François de Valois,

L'homme de Marignan, lui qui toute une nuit
Poussa des bataillons l'un sur l'autre à grand bruit,
Et qui, quand le jour vint, les mains de sang trempées,
N'avait plus qu'un tronçon de trois grandes épées,

et tant d'autres héros, étaient braves comme vous; mais quelle différence néanmoins entre vous et eux!

Ils allaient conquérir, et vous allez affranchir; ils s'avançaient en dominateurs, et vous en libérateurs; ils étaient armés du fer qui enchaîne, et vous tenez dans vos mains, déjà triomphantes, le fer qui délivre.

Gloire à vous! vous apportez à l'Italie un bien sans lequel on ne peut jouir des autres : la sainte liberté!.

Épouses, sœurs, et vous surtout mères qui avez porté et nourri ces soldats, ne les pleurez pas quand ils tombent sur le champ de bataille, car ils ne

meurent pas... Femme, avant d'être frappé votre fils n'était encore qu'un homme ; il tombe, c'est un *héros*, et les héros sont immortels !

Une famille qui comptera un martyr de cette sainte cause, sera désormais une famille bénie des hommes et de Dieu.

Les soldats de cette généreuse armée qui retourneront dans leurs foyers, y seront honorés comme méritent de l'être ceux que la Providence choisit pour remplir une sainte mission...

Quand ces soldats ne seront plus, l'histoire, cette mémoire du monde, leur élèvera des statues dans le cœur des générations, en racontant ce qu'ils ont si généreusement entrepris et si courageusement exécuté.

L'ITALIE

SES GLOIRES ET SES MALHEURS

TEMPS PRIMITIFS

PREMIERS PEUPLES DE L'ITALIE. — Les premiers temps de l'histoire d'Italie, de cette terre aimée de la nature, sont comme ceux de bien d'autres contrées, mêlés à la fable. Suivant les traditions romaines, l'Italie fut d'abord appelée *Saturnie,* de Saturne, qui, chassé de Crète par son fils Jupiter, y trouva un asile auprès de Janus, l'un des rois du pays, à qui il enseigna l'usage des lettres et l'agriculture.

C'est Italus, l'un des successeurs d'Œnotrus, qui donna à la Péninsule le nom d'*Italie.*

Au 13e siècle avant J. C., Énée, prince Troyen, avec ceux de ses compagnons qui avaient échappé à la fureur des Grecs, aborda à l'embouchure du Tibre, épousa Lavinie, fille du roi des Latins, et bâtit la ville de Lavinium.

Quelle que soit la valeur de ces traditions, il est certain que l'Italie primitive fut peuplée de Pélages, d'Hellènes, d'aborigènes, de Liburnes, d'Opici, d'Étrusques, de Ra-

sena, puis de Troyens, de Gaulois, de Cimbres et Senons, et autres Celtes compagnons de Bellovèse.

Tous ces mouvements de peuples nous amènent à l'ère si fameuse de la fondation de Rome, l'an 753 avant J. C. La ville naissante fut consacrée au dieu de la guerre par son fondateur Romulus.

MISSION DES PEUPLES. — Chaque peuple de l'antiquité a eu sa mission. L'Égyptien, le premier, cultiva la science, connaissance des causes et des effets. Le Juif ou Hébreu conserva la tradition religieuse, la connaissance du vrai Dieu. Le Phénicien fut doué du génie commercial ; à lui le commerce, échange des différentes productions de la terre. Le Grec, mieux que tous les autres peuples, comprit et sentit l'art, manifestation et sentiment du « beau, splendeur du vrai. » Mais le Romain eut en partage cette discipline conquérante qui devait faire de lui le dominateur du monde ; son épée victorieuse traça les limites d'un empire qui s'étendit presque à toutes les nations connues des anciens. Alors un Dieu de paix et de miséricorde descend sur la terre pour prêcher sa loi d'amour. « Allez, dit-il à ses disciples, allez enseigner les nations. »

HISTOIRE ANCIENNE

DU 8e AU 5e SIÈCLE AVANT J. C.

LES ROIS DE ROME. — Les sept rois de Rome furent des hommes remarquables. *Romulus* divisa son peuple en patriciens, chevaliers et plébéiens. Cependant ses compagnons furent, pour la plupart, des brigands, des vagabonds ; leur première prouesse, l'enlèvement des Sabines,

les fait assez connaître. L'histoire de Tarpéia, qui se rattache à cet événement, devrait toujours rappeler aux triomphateurs trop ambitieux que la Roche Tarpéienne n'est pas loin du Capitole.

714. *Numa Pompilius* fut un législateur; sa législation tendit à adoucir les mœurs des Romains. Il disait être inspiré par la nymphe Égérie, qu'il allait consulter dans un bois sacré. Il croyait peut-être à ce qu'il affirmait, beaucoup de grands hommes ont cru à des voix secrètes qui les invitaient aux belles actions et qui les sollicitaient au bien, au dévouement.

675. Sous *Tullus Hostilius* eut lieu le combat des trois Romains Horace contre les trois Albains Curiace. La défaite de ces derniers fit tomber, dit-on, Albe sous la domination de Rome. Si les Romains eussent été vaincus, Rome se serait-elle soumise à Albe? Nous ne le pensons pas; et nous ne pouvons croire que les Albains, après la défaite de leurs généreux défenseurs, se soient sans résistance aucune soumis aux Romains. Un combat singulier peut-il ainsi décider du sort d'un peuple? On entend souvent dire que les rois devraient vider leurs querelles en champ clos; mais les querelles des rois ne sont-elles pas ou ne deviennent-elles pas celles des peuples? Si dans un combat singulier Philippe de Valois eût été vaincu par Édouard III, la France se fût-elle soumise à l'Angleterre?...

640. *Ancus Martius*, petit-fils de Numa, bâtit Ostie dans le Latium. Il fut belliqueux conquérant.

616. *Tarquin l'Ancien* subjugue une partie de la Toscane et embellit Rome. C'est du temps de Tarquin que les Gaulois, conduits par Bellovèse, occupèrent tous les

environs du Pô, fleuve jadis appelé *Eridanus*, et qui a changé de nom on ne sait pourquoi.

Servius Tullius se montra digne de sa haute fortune. Il mourut assassiné par Tarquin le Superbe, son gendre.

Tarquin le Superbe, dont le règne fut aussi brillant que tyrannique, eût pu jouir jusqu'à sa mort d'une puissance usurpée par le plus grand des crimes, sans l'attentat de son fils Sextus sur la chaste Lucrèce.

L'an 509 avant J. C., les Tarquins sont chassés; après eux la royauté est abolie et la république proclamée. — *République aristocratique.*

DU 5e AU 1er SIÈCLE AVANT J. C.

ROME RÉPUBLICAINE. LES CONSULS. CONQUÊTE DE L'ITALIE. — Vous savez qu'après le bannissement des Tarquins l'autorité fut confiée à des magistrats nommés consuls; Brutus et Collatin furent les premiers consuls.

Remarquez que les Tarquins chassés trouvent des défenseurs. Les rois voisins regardent leur bannissement comme une injure faite à tous les rois. Vous avez vu Porsenna, roi d'Etrurie, prendre les armes contre Rome. Faut-il admettre, sans examen avec quelques auteurs, que la révolution de 509 fit perdre à Rome le fruit de ses travaux et la recula pour plus de cent ans? Sans doute, pour son repos et sa tranquillité, le peuple perdit beaucoup à ce changement. Sa retraite sur le Mont-Sacré le prouve suffisamment. Au lieu d'un maître, il en eut à ne plus les compter, et quels maîtres parfois! Jamais sans doute aucun roi de Rome ne fut plus dur, plus inhumain que l'arrogant Appius-Claudius. Mais en regard des em-

portements d'une oligarchie à demi barbare, que de grandeur! que de patriotisme! Qui ne serait ému au seul souvenir du désintéressement des Cincinnatus, de la générosité des Camille, du dévouement des Fabius, des Curtius, des Decius, de la grandeur d'âme des Fabricius et de tant d'autres héros non moins dignes de l'admiration des siècles!

Monarchique, Rome eût fini par vivre en paix avec les monarchies ses voisines, et l'Italie fût restée fédérative. Républicaine, elle devait dominer l'Italie ou être étouffée par elle. Elle a mis plus de temps à soumettre la péninsule qu'à conquérir le reste du monde. Ses querelles intérieures ont rarement retardé ses conquêtes : la rivalité de Sylla et de Marius n'empêcha pas celui-ci de repousser les Cimbres, celui-là de vaincre Mithridate. La lutte entre César et Pompée n'empêche pas l'un de recevoir la soumission de Pharnace, fils de Mithridate, l'autre de conquérir les Gaules. — Au temps même où les Gracques mouraient victimes de leur générosité, Scipion-Emilien s'emparait de Numance.

Si donc la révolution de 509 a pour quelque temps troublé Rome, elle n'a pas tardé à la lancer dans une voie nouvelle, qui devait la conduire à la domination du monde. Toutefois, les révolutions n'enrichissent guère les nations, et ceux qui les font, ou tout au moins ceux sous lesquels elles ont lieu en recueillent bien rarement les fruits. Sa retraite sur le Mont-Sacré, son refus de s'enrôler, prouvent qu'en perdant ses rois le peuple avait, momentanément au moins, perdu ses protecteurs.

La Dictature. — C'est alors que pour remédier aux maux de la situation le Sénat créa la dictature, dignité

nouvelle conférant une autorité souveraine et absolue au magistrat qui en était investi. La dictature sauva plus d'une fois la république. Titus Lartius, premier dictateur, dispersa les ennemis. Posthumius mit fin aux intrigues des Tarquins. Camille s'empara de Veies, dont le siége durait depuis dix ans, et triompha des Gaulois... Tous les dictateurs furent des hommes remarquables.

Le patriotisme des dictateurs romains a été la cause de ce désintéressement qui a si souvent fait l'admiration de l'histoire. Les dictateurs étaient choisis parmi ceux qui, loin d'ambitionner le pouvoir, le redoutaient au contraire et ne l'acceptaient qu'avec la pensée de tout sacrifier à la patrie.

La durée de la dictature n'était que de six mois, cependant peu de dictateurs conservèrent leur pouvoir jusqu'à son expiration. Sylla usurpa la dictature, et son crime resté impuni prouve assez la décadence de Rome à cette époque. Sylla, qu'on nommait l'heureux, le fut trop contre sa patrie, que sa dictature tyrannique mit en servitude. Il put quitter volontairement la souveraine puissance; mais il ne put empêcher le mauvais exemple; chacun voulut dominer.

Pour l'histoire générale de l'Italie, il faut se souvenir qu'au temps des Titus Lartius, des Coriolan, des Cincinnatus, des Fabius, des Camille, des Manlius, c'est-à-dire du 5e à la fin du 4e siècle avant J. C, les Gaulois au nord, les Samnites au sud et les Romains au centre étaient les plus fortes nations de la Péninsule.

Les 4e, 3e, 2e et 1er siècles avant J. C. sont remplis par les guerres contre les Veïens, les Étrusques, les Gaulois, les Samnites et les Carthaginois. Le siége de Veïes, puis

sante ville d'Étrurie, dura dix ans; Camille finit par s'en emparer l'an 395. Après Veïes conquise, survinrent les Gaulois, qui prirent Rome et faillirent la ruiner (389). Mais sauvée par Manlius Capitolinus et relevée par Camille, elle résista à de nouvelles invasions, défit ou vit s'éloigner toutes les bandes gauloises qui vinrent encore la menacer.

La guerre samnite qui s'engagea ensuite et qui, de plus en plus terrible, embrasa toute l'Italie depuis la Macra jusqu'à la pointe de Rhegium, eut pour résultat, malgré les ligues du Samnium, de l'Etrurie et de l'Ombrie, malgré la résistance de Tarente et les armes de Pyrrhus, roi d'Epire, de donner à Rome toute cette région (266). C'est dans cette période que brillent de tout leur éclat les vertus guerrières et civiques qui firent la force de Rome. C'est le temps des Camille, des Curtius, des Decius, des Fabricius.

Portant alors ses armes hors de l'Italie, Rome attaqua Carthage et lui ravit la Sicile occidentale, 1re guerre punique (264-242). Puis après lui avoir, en pleine paix, enlevé la Sardaigne, après avoir conquis moitié au moins de la Gaule Cisalpine et partie de l'Illyrie, elle soutint contre Annibal la 2e guerre punique, où elle pensa périr sous les coups du grand capitaine (218-202), mais où elle finit par obtenir la Sicile et partie de l'Espagne. Le monde ne tardera pas à lui être soumis.

Germes de ruine. — Cependant des germes de ruine commencent à se développer. Les vertus qui avaient fait la force et la grandeur de la république disparaissent, ou tout au moins s'affaiblissent. Avant que les plébéiens n'obtinssent des emplois publics, la lutte n'avait pas cessé

entre les patriciens et les premiers du peuple, mais les familles plébéiennes qui devinrent illustres par les charges dont leurs membres furent revêtus, se mêlèrent aux familles patriciennes et formèrent avec elles une aristocratie d'autant plus dangereuse, que le peuple y voyait ceux dont les pères avaient si longtemps combattu pour lui. Ces nobles, sortis des classes inférieures, firent cause commune avec les anciens patriciens pour fermer l'entrée des charges à ceux qui les appelaient des hommes nouveaux. Dès ce moment, le peuple ne trouva plus dans ses rangs de citoyens assez hardis ni assez puissants pour prendre ses intérêts. — C'est alors que parurent les Gracques, pour ressaisir, dit Saluste, les droits populaires.

Vous savez que les Gracques périssent victimes de leur générosité (133-113), et laissent après eux un parti démagogique, déterminé à ne reculer devant aucun obstacle pour réussir. De là une lutte plus terrible que jamais entre les plébéiens et les patriciens. Marius et Sylla, puis César et Pompée, sont les chefs des deux partis, qui font assaut ou de violences ou d'illégalités, et bientôt il ne s'agit plus que de savoir qui régnera d'Octave ou d'Antoine: la bataille d'Actium donne la victoire à Octave, auquel le sénat décerne les titres de prince, d'auguste et d'imperator ou empereur, l'an 29 avant J. C. « Après toutes ces violences et ces iniquités, Auguste, dit un historien poëte, chargea les Muses de désarmer l'histoire, et le monde a pardonné à l'ami d'Horace. »

La plus grande gloire d'Auguste est d'avoir donné son nom à son siècle qui est aussi celui des Cicéron, des Virgile, des Horace, des Sallustes et de tant d'autres génies, gloire et honneur de l'humanité.

ERE CHRETIENNE

Du 1er au 5e siècle. Les empereurs. — La dictature fut abolie avec la république, ou plutôt les empereurs ne furent que des dictateurs perpétuels. Il est vrai que parfois le temps de leur despotisme, qui fut si rarement celui de la vertu, n'excéda pas six mois. Les Romains, ayant fait la conquête du monde, voulurent se reposer; ils se reposèrent au sein du pouvoir absolu. Cette longue période d'asservissement compte cependant quelques ères de bonheur, celle des Antonins, par exemple, si toutefois la dignité des peuples n'entre pour rien dans leur félicité. Nous n'avons pas à faire ici l'histoire des empereurs; remarquons seulement, avec un grand historien, que tous les vices et toutes les vertus passèrent sur l'empire romain. Le souvenir des vices fait voir ce qu'une société peut supporter sans se dissoudre; celui des vertus démontre l'insuffisance des qualités, des mérites personnels, lorsque ces qualités, ces mérites sont séparés des lois.

Invasions des barbares.— La première grande invasion des barbares date du 3e siècle, et c'est au 5e que l'étendard des Goths est planté sur le capitole : il annonce le changement des races. « Dès le siècle même où Néron versait le premier sang chrétien à Rome, dit M. de Chateaubriand, les ancêtres d'Attila commençaient à cheminer silencieusement dans les forêts. Ils vinrent enfin prendre place à l'orient de l'empire, n'étant d'un côté séparés des Goths que par les Palus-Méotides, de l'autre, joignant les Perses, qu'ils avaient à demi subjugués; les Perses formant

la chaîne avec les Arabes, ou Sarrasins, en Asie, ceux-ci donnant en Afrique la main aux tribus errantes du Bargah et du Sahara ; celles-là aux Maures de l'Atlas, achevant d'enfermer ainsi dans un cercle de peuples vengeurs, et ces dieux qui avaient envahi le ciel, et ces Romains qui avaient opprimé la terre. »

Mais, si des bandes de barbares passèrent sur l'empire comme un torrent dévastateur, d'autres bandes se fixèrent et fondèrent de nouveaux États. Alors avec la chute de l'empire, la déposition de Romulus Augustulus, dernier empereur d'Occident, l'an 476, finit l'histoire ancienne et commence celle du moyen âge.

MOYEN AGE

5e SIÈCLE. — ODOACRE, PREMIER CONQUÉRANT BARBARE DE L'ITALIE. — Odoacre était fils d'un secrétaire d'Attila. Il devint roi ou chef des Hérules à la solde de l'Empire. Il se révolta contre l'empereur Augustule, qu'il détrôna, supprima le titre d'empereur et se contenta de gouverner l'Italie avec celui de patrice. Odoacre fut un grand Prince ; sa modération à l'égard du dernier empereur d'Occident, ses vertus, son respect pour les lois, rendirent sa domination chère à l'Italie. En 489, Théodoric, suivi de presque toute la nation des Ostrogoths, envahit l'Italie, et obligea Odoacre à s'enfermer dans Ravenne, où, après une résistance de deux ans, il fut contraint de rendre la ville (493), en stipulant qu'il régnerait conjointement avec le prince goth. Mais quelques jours après Théodoric le fit assassiner dans un festin, au moment, dit-on, où le

roi des Hérules vidait sa coupe en l'honneur du roi des Goths.

495. THÉODORIC, FONDATEUR DE L'EMPIRE DES OSTROGOTHS. —Théodoric, né en 455, avait été tout jeune encore à Constantinople, où il prit des idées de civilisation. En 472, à la mort de son père, il devint chef des Ostrogoths. Après le meurtre d'Odoacre, il resta seul maître de l'Italie, à laquelle il joignit la Rhétie, la Norique, la Pannonie, l'Illyrie. Il épousa la sœur de Clovis, roi des Francs. Son autorité s'étendit jusqu'en Espagne, comme tuteur de son petit-fils Amalaric, roi des Visigoths. Théodoric rétablit l'ordre en Italie, il favorisa le commerce, l'agriculture et les lettres; appela auprès de lui des hommes de génie : les Cassiodore, les Boëce, les Symmaque. Mais, vers la fin de sa vie, il devint jaloux, méfiant et cruel; il fit périr sur de faux soupçons Boëce et Symmaque. Il mourut lui-même en proie à une profonde mélancolie, l'an 525. Il est peut-être plus facile de conquérir la puissance que d'en user noblement, de même qu'il est plus aisé d'acquérir une fortune que de la conserver et d'en faire un noble usagé.

452. VENISE, cette ville aux destinées si belles, doit son origine à quelques familles d'Aquilie et de Padoue qui, fuyant Attila, se retirèrent dans les îles des lagunes de la mer Adriatique, vers 452. Chaque île s'administra par elle-même. Vers 687, elles se réunirent en commun et choisirent pour chef un doge; Anafeste fut le premier.

6e SIÈCLE. — BÉLISAIRE. TOTILA. NARSÈS, CONQUÉRANT DE L'ITALIE. — A la mort du grand Théodoric, l'empire des Ostrogoths entra en décadence. Bélisaire, général de Jus-

tinien, empereur d'Orient, conquit rapidement la Sicile et la plus grande partie de l'Italie. Le rappel de cet habile général permit un instant à Totila de reconquérir une partie de l'Italie; mais la défaite de ce prince à Lontagio par Narsès (552) et celle de Tésas, son successseur, qui fut battu et tué près de Cumes, détruisit la domination des Ostrogoths en Italie (556).

Maître de l'Italie sous le titre de duc, Narsès réorganisa la Péninsule, y releva des villes et y rétablit l'ordre, mais se fit haïr par ses mesures fiscales. Rappelé avec insulte par Sophie, femme de Justin II, et remplacé par Longin, il s'en vengea en attirant les Lombards en Italie. Le pape Jean III l'avait cependant fait consentir à prendre les armes contre eux quand il mourut.

Alboin, fondateur du royaume des Lombards en Italie. — Après un siége de dix ans, Alboin, roi des Lombards, se rendit maître de Pavie; il en fit sa capitale. Ravenne resta aux Grecs, avec le territoire environnant, qui continua à porter le nom d'Exarchat. Il y eut donc une Italie lombarde ou barbare et une Italie grecque ou romaine.

La monarchie des Lombards fut tout d'abord ébranlée par la mort sanglante d'Alboin, victime de la vengeance de sa propre femme Rosamonde, qu'au milieu d'une orgie il avait forcée à boire dans le crâne de son père.

Les ducs lombards se partagèrent le pouvoir après le meurtre de Cleph, successeur d'Alboin (574-575), et pendant dix ans l'Italie fut agitée par leurs dissentements. *Autharis*, qui s'empara du pouvoir après les trente ducs, rétablit la monarchie.

7e siècle. — Rotharis. Luitprand. — Rotharis, quatrième successeur d'Autharis, conquit Gênes et la Ligu-

rie, plus quelques parties du Frioul restées aux Grecs. Il publia le célèbre code lombard (643). La monarchie des Lombards avait recouvré sa première vigueur sous la forte administration de Rotharis. Après sa mort, qui arriva en 652, elle fut en proie à des discordes intestines. Toutefois, avant sa chute, le royaume aura encore quelques règnes remarquables, entre autres celui de Luitprand, douzième successeur de Rhotaris.

687. ANAFESTE, PREMIER DOGE DE VENISE. — Le midi de l'Italie est toujours sous la domination des Grecs.

8e SIÈCLE.—ASTOLPHE. PEPIN. DIDIER. CHARLEMAGNE. — En 726, les violences de l'empereur grec, Léon III l'Isaurien (voy. p. 88), amenèrent un soulèvement en Italie. Le duché de Rome devint une république sous la présidence des papes. Mais ceux-ci ne tardèrent pas à se trouver pressés entre les exarques grecs de Ravenne et les rois lombards. Astolphe, un de ces rois, conquit, en 726, l'exarchat de Ravenne, et menaçait les terres de l'Église. Le pape Étienne II implore le secours de Pepin, roi de France ; celui-ci passe en Italie, enlève l'exarchat au roi lombard, le donne au pape et jette ainsi les fondements de la puissance temporelle des papes, de la papauté, tutrice des peuples au moyen âge.

Enfin Charlemagne, ce fondateur du deuxième empire d'Occident, fait la conquête du royaume des Lombards sur Didier, successeur d'Astolphe. Assiégé et pris dans Pavie (774), le dernier roi lombard fut relégué au monastère de Corbie, où il mourut. Il ne resta de la puissance lombarde que les duchés de Bénévent et de Salerne.

A la fin du 8e siècle l'Italie se trouvait donc divisée en

Italie franque; Italie lombarde ne relevant pas des Francs; et Italie grecque.

IXe SIÈCLE. — LOTHAIRE. GUI. BÉRENGER. — Des cinquante-trois expéditions militaires de Charlemagne eurent pour but et pour résultat d'arrêter les invasions des barbares au nord et au midi.

L'impossibilité de maintenir sous une même domination tant de peuples de mœurs et d'origines différentes, fut la véritable cause de la dissolution du deuxième empire d'Occident. Dans le premier partage, l'an 843, date du traité de Verdun, Lothaire, fils aîné de Louis le Débonnaire, eut l'Italie avec le titre d'empereur; ses successeurs à l'Empire conservèrent le titre de roi d'Italie.

On n'en frémissait pas moins à Rome, lorsqu'on apprenait, par exemple, qu'à la mort de l'empereur Arnould son fils Ludovic avait été proclamé roi des Romains à l'âge de trois ou quatre ans, dans un village barbare nommé Fourkem, par quelques leudes et évêques germains.

Mais, comme tous les États composant le deuxième empire d'Occident, l'Italie tendait à former un État particulier. Après la déposition de Charles le Gros, l'an 888, des princes italiens et étrangers, entre autres Bérenger, duc de Frioul et fils de Giselle, fille de Louis Ier; Gui, duc de Spolète; Arnould, roi de Germanie; Louis, fils de Boson, roi d'Arles, se disputèrent la prépondérance. Bérenger l'emporta sur ses rivaux. Il régna 36 ans, et mourut assassiné à Vérone, en 924. Après lui, Rodolphe II, roi de Bourgogne Transjurane, se rendit maître de la haute Italie. Mais il fut vaincu par Hugues de Provence, prince cruel qui lui-même fut renversé par Bérenger II, petit-fils

de Bérenger Ier. C'est ce Hugues qui épousa la trop fameuse Marozie, mère du pape Jean XI.

10e SIÈCLE. — JEAN XII. OTHON Ier LE GRAND. DE L'ITALIE L'EMPIRE PASSE A L'ALLEMAGNE. OTHON II. OTHON III. — Au commencement de ce siècle, Rome et son Église étaient affligées par des scandales qui ne se prolongèrent que trop longtemps. Mais certains papes de cette époque, qui méritent d'être condamnés par la postérité comme évêques peu religieux, n'étaient cependant point d'indignes princes. Jean X, par exemple, était un homme de génie et de courage ; il fit ce que les papes ses prédécesseurs n'avaient pu faire : il chassa les Sarrasins de cette partie de l'Italie appelée Garillan.

Le pape Jean XII, inquiété par Bérenger II et par Adalbert, son fils, appela à son secours Othon Ier, roi de Germanie, celui-là même qui était venu en aide à Bérenger pour le faire roi d'Italie. Othon avait déjà pris pied en Italie par son mariage avec Adélaïde, veuve de Lothaire, roi des Lombards, fils de Hugues de Provence, et qui avait été renversé avec son père.

Othon entra en Italie. Il vainquit Bérenger, se fit sacrer empereur des Romains, prit le nom de César et d'Auguste, et obligea le pape à lui prêter serment de fidélité sur le tombeau de saint Pierre. Mais le pape, s'étant donné un maître quand il ne voulait qu'un protecteur, se révolta bientôt contre lui. Il fit venir les fils de Bérenger à Rome ; il envoya chez les Hongrois pour les solliciter à rentrer en Allemagne. Voilà le commencement de cette lutte entre la papauté et l'Empire ; source et cause de tant de malheurs et de tant de gloire, de tant d'infortunes comme de tant de grandeurs.

Le pape Jean XII avait tellement animé les Romains que, même après sa mort (994), ils osèrent soutenir un siége et ne se rendirent qu'à la dernière extrémité. Ces luttes opiniâtres se continuent sous Othon II et Othon III, Conrad, Henri II, Henri III, et prirent un caractère plus sérieux encore sous Henri IV. Les détails en sont souvent horribles et font voir où peut conduire l'ambition qui n'a d'autre but que l'esprit de domination; car si une noble ambition inspire à l'homme de grandes et saintes choses, l'esprit de domination, en le conduisant à sa perte, lui fait commettre nombre d'iniquités et de crimes sur la route qu'il parcourt; alors tous les moyens sont bons, quand il s'agit de réussir. Qui veut le résultat veut les moyens, dit-on; le succès, voilà l'important. *Finis coronat opus!* La fin couronne l'œuvre! Mais quelle fin parfois!...

XI° SIÈCLE. — FAITS CARACTÉRISTIQUES. ÉTAT DE L'ITALIE. —La conquête de l'Italie méridionale par les Normands, la guerre dite des Investitures, sont les faits caractéristiques de l'histoire d'Italie au XI° siècle. Les ducs de Bénévent, plus heureux que les rois lombards, résistèrent à Charlemagne et à ses successeurs. La Pouille, la Calabre, la Sicile, furent en proie aux incursions des Arabes. Les empereurs grecs et latins se disputèrent en vain la souveraineté de ce pays, plusieurs seigneurs particuliers en partageaient les dépouilles avec les Sarrasins. Des seigneurs régnaient à Salerne, à Bénévent, à Capoue. Naples et Gaëte étaient de petites républiques comme Sienne et Lucques. « L'esprit de l'ancienne Grèce semblait s'être réfugié dans ces deux petits territoires. Il y avait de la grandeur à vouloir être libre, tandis que tous les peuples d'alentour étaient des

esclaves qui changeaient de maîtres. » Les mœurs se ressentaient du mélange de tant de peuples, de tant de gouvernements et de religions. On ne reconnaissait guère le pays qui avait produit Horace et Virgile, et qui devait donner naissance au Dante, au Tasse et à l'Arioste.

CONQUÊTE DE L'ITALIE MÉRIDIONALE PAR LES NORMANDS. — Quelques Français étant partis, en 983, des côtes de Normandie pour aller à Jérusalem, passèrent à leur retour sur la mer de Naples, et arrivèrent à Salerne dans le temps que cette ville, assiégée par les Sarrasins, venait de se racheter à prix d'argent. Ils trouvèrent les Salernitains occupés à rassembler le prix de leur rançon; et les vainqueurs livrés dans leur camp à la sécurité d'une joie brutale et à la débauche. Cette poignée d'étrangers reproche aux assiégés la lâcheté de leur soumission, et la nuit même de leur arrivée, suivis de quelques Salernitains qui osent les imiter, ils fondent dans le camp des Sarrasins, les épouvantent, les mettent en fuite, les forcent à remonter sur leurs vaisseaux, et sauvent les trésors de Salerne, en y ajoutant les dépouilles des ennemis.

Le prince de Salerne, étonné, veut les combler de présents, et est encore plus étonné qu'ils les refusent. Ils sont traités à Salerne comme des héros libérateurs le méritaient. On leur fait promettre de revenir. Le bruit de la valeur de ces Normands les suivit jusque dans leur pays. Ce fut dans ces circonstances que les fils de Tancrède de Hauteville résolurent de passer en Itatie, et que, par un de ces événements presque uniques, de simples particuliers fondèrent un empire florissant. Les douze fils de Tancrède devinrent autant de paladins qui

se couvrirent de gloire; ils ont donné l'air de la fable à ce moment de l'histoire. *Guillaume*, surnommé Bras de Fer, *Drogon* et *Umfroy* furent les trois premiers comtes de Pouille (1047).

Robert Guiscard, autre fils de Tancrède et successeur de ses frères dans le comté de Pouille, y réunit les deux Calabres et prit le titre de duc (1059).

Enfin, Roger Ier, le plus jeune de tous les fils de Tancrède, avec l'aide de son frère Robert Guiscard, acheva la conquête de la Sicile, sauf les montagnes de l'intérieur.

Après la mort de Robert Guiscard, son second fils, Roger Bursa, fut duc de Pouille au détriment de Bohémond, son frère aîné. — Ce Roger Bursa et son fils Guillaume II ne soutinrent pas l'honneur de leur race.

La mort de Guillaume II, duc de Pouille, livra à Roger II, fils de Roger Ier, comte de Sicile, la succession de Robert Guiscard, son oncle, et les possessions des deux branches, la Pouille et la Sicile, se trouvèrent ainsi réunies. — Roger II prit en 1130 le titre de roi des Deux-Siciles et de Naples, qui était alors une petite ville.

Roger II eut pour successeur son fils Guillaume, qui fut Guillaume Ier comme roi de Sicile. Guillaume II, son successeur, n'eut pas d'enfant mâle. Constance, fille de Roger II, épousa Henri II, empereur d'Allemagne. Cette alliance amena de grands événements.

1074. Guerre des Investitures. — Les troubles qui plusieurs fois accompagnèrent l'élection des papes avaient mis ceux-ci dans l'obligation de solliciter l'intervention des empereurs. A la fin du 9e siècle, ce n'était encore qu'une simple protection. Depuis ce temps, les empereurs cher-

cherent tous les moyens de prendre une part active à l'élection pontificale.

Mais cette soumission de l'élection pontificale au bon plaisir des empereurs menaçait nécessairement l'indépendance des chefs de l'Église. Hildebrand, pape sous le nom de *Grégoire VII*, lutte le premier pour l'indépendance de la papauté, contre l'empereur *Henri IV*. Cette lutte se complique bientôt de celle dite des *Investitures*.

Depuis longtemps les évêques et les abbés étaient devenus seigneurs féodaux, par suite des nombreuses concessions de biens territoriaux que la piété des princes leur avait faites. Ces biens, étant des fiefs, étaient, de même que les autres fiefs, conférés conformément à la coutume féodale : le prélat, après avoir fait entre les mains de son souverain serment de fidélité, recevait à la fois l'investiture du titre ecclésiastique (archevêché, évêché ou abbaye) et celle des domaines attachés à ce titre; le suzerain disposait ainsi à la fois du spirituel et du temporel, donnant non-seulement le sceptre et l'épée mais encore la crosse et l'anneau.

Grégoire VII s'éleva le premier avec force contre l'investiture conférée par les laïques, et réclama pour les papes le droit d'investir les évêques. — La querelle des investitures, commencée entre Grégoire VII et Henri IV, ne devait pas se terminer avec les deux princes.

La comtesse Mathilde, cousine de Henri IV et qui possédait une grande partie de l'Italie, soutint Grégoire VII dans sa lutte contre l'empereur; elle légua ses États au Saint-Siége. Dans l'année 1077, Henri IV fut contraint de venir implorer l'absolution du pape.

La première phase de ces luttes ne se termine que l'an 1122, par le concordat de Worms. — Le pape Calixte II

reconnut à l'empereur Henri V le droit de donner l'investiture temporelle, celle des biens séculiers, en se réservant l'investiture spirituelle, c'est-à-dire le droit de conférer les titres ecclésiastiques.

12e SIÈCLE. — LES GUELFES ET LES GIBELINS.—La lutte entre la papauté et l'Empire est le fait dominant du moyen âge. « Vous verrez, dit M. Villemain, qu'en présence même des croisades et sous leur récent souvenir, le plus grand poëte de l'Italie, le Dante, vit quelque chose de plus grand encore que ne l'était ce prodigieux épisode ; la cause même de ce mouvement, c'était la religion, le pouvoir pontifical ; c'était la liberté naissant en Italie à l'ombre sanglante des luttes du sacerdoce et de l'Empire, voilà les deux grandes images qui apparurent à l'âme du Dante. »

Cette lutte, à la fois grande et terrible, va se continuer sous les noms de *Guelfes*, défenseurs de la papauté, et de *Gibelins*, défenseurs de l'Empire. Henri V, ce fils dénaturé, sous lequel fut passé le traité de Worms (1122) ; Lothaire II, qui mourut en Italie ; Conrad III, qui remporta sur le duc Welf la bataille de Weimberg, essayèrent, comme leurs prédécesseurs, de dominer l'Italie, qui toujours se soulevait contre leur domination.

C'est alors que plusieurs villes profitent des circonstances pour s'ériger en républiques, telles que Florence, Sienne, Bologne, Milan, Pavie. On avait les grands exemples de Gênes, de Venise, de Pise, et Rome semblait se souvenir d'avoir été la ville des Décius et des Fabricius.

1144. ARNAUD DE BRESCIA. ADRIEN IV. — En ce temps-là, un de ces hommes à enthousiasme dangereux aux autres et à eux-mêmes, Arnaud de Brescia, prêchait de ville en

ville contre les richesses des ecclésiastiques. Il vint à Rome, où il trouva les esprits disposés à l'entendre. Il resta maître de Rome pendant dix ans; mais il finit, pour prix de ses sermons, par être brûlé vif sous Adrien IV, ce grand pape qui, du plus vil état où les hommes puissent naître, était parvenu au faîte des grandeurs. « L'Église romaine, dit Voltaire, a toujours eu cet avantage de pouvoir donner au mérite ce qu'ailleurs on ne donne qu'à la naissance. Aujourd'hui, en Allemagne, il y a des couvents où l'on ne reçoit que des nobles. L'esprit de Rome a plus de grandeur et moins de vanité. »

1152. FRÉDÉRIC Ier (BARBEROUSSE) ET ALEXANDRE III. — Successeur de Conrad III, son oncle, Frédéric Ier fut élu non-seulement par les seigneurs allemands, mais aussi par les Lombards, qui cette fois donnèrent leurs suffrages. Il fallut aller à Rome prendre cette couronne impériale, que les papes donnaient à la fois avec fierté et avec regret, fiers qu'ils étaient de couronner un vassal et affligés d'avoir un maître.

Frédéric Ier (Barberousse) fut un homme comparable à Othon le Grand, mais son activité suffit à peine pour subjuguer les papes, qui contestaient l'Empire, et Rome qui refusait le joug, et toutes les villes de l'Italie qui voulaient être libres; et certes, les Italiens avaient un droit plus naturel à la liberté que les Allemands n'en avaient à être leurs maîtres. Cependant, malgré les efforts de son redoutable adversaire Alexandre III, l'empereur Frédéric s'empara de Milan et la ruina de fond en comble (1162), et soumit toutes les cités lombardes; mais, défait à son tour près de *Lignano*, en 1176, il fut forcé, à la *diète de Constance*, en 1183, d'assurer l'indépendance aux villes lombardes.

Frédéric Barberousse paraît être de tous les empereurs celui qui porta le plus loin ses prétentions. Il avait fait déclarer à Bologne, en 1158, par des docteurs en droit, *que l'empire du monde lui appartenait, et que l'opinion contraire était une hérésie.*

Cependant, au congrès de Venise, le pape Alexandre III l'emporta sur lui, et le fier empereur, à la suite de sa défaite de Lignano, fut obligé de venir implorer le pontife. Alexandre III, après son triomphe, vécut encore quatre ans dans un repos glorieux, chéri dans Rome et dans toute l'Italie. C'est en son honneur que fut fondée la ville d'Alexandrie, comprise aujourd'hui dans les États Sardes.

1190. Henri V. Tancrède. — Vous savez comment mourut Frédéric Ier. Son fils, *Henri VI le Cruel*, lui succéda en 1190. A son avénement, le nouvel empereur réclama l'héritage de Roger, roi des Deux-Siciles, dont il avait épousé la fille Constance. Le pape, de qui relevait depuis son origine le fief normand, en donna l'investiture à Tancrède, fils naturel de Guillaume II, dernier roi de Sicile, pour enlever aux étrangers cette belle et riche partie de la Péninsule. Mais les armes de Henri VI triomphèrent du parti national, et le vainqueur commit des atrocités dont le seul souvenir fait horreur. Tout trembla devant le cruel souverain.

N'est-il pas étonnant que dans tous les temps ces monstres que l'on appelle tyrans, aient toujours trouvé d'autres monstres, satellites, ministres, bourreaux de leurs violences. Il est certain que les tyrans ne s'assurent de la fidélité de leurs satellites qu'en leur faisant partager leur terreur, après leur avoir fait partager leurs crimes.

La cruauté de Henri VI le perdit ; sa femme Constance, dont il avait exterminé la famille, le fit empoisonner. Son fils Frédéric II fut élu sous la régence de son oncle Philippe de Souabe; mais une autre faction couronna Othon IV de Saxe. Les papes tirèrent un bien autre fruit des divisions de l'Allemagne que les empereurs n'en avaient tiré de celles de l'Italie.

VENISE. — Le 11e, et surtout le 12e siècle, furent favorables à Venise ; ses navires, rivaux de ceux de Pise et de Gênes, transportaient les marchandises, les pèlerins, les croisés, et souvent se faisaient donner en payement partie des villes conquises.

13e SIÈCLE. — GRANDEUR DE CE SIÈCLE.—Le 13e siècle est le grand siècle du moyen âge ; on voit alors sur les trônes et dans les cloîtres, dans la vie guerrière et dans la vie civile, beaucoup d'hommes extraordinaires et fortement caractérisés. C'est en ce temps que la démocratie italienne grandit à l'ombre de la chaire pontificale. C'est alors que vous voyez s'élever, grandir, lutter tant de villes rivales qui, dans leurs murs, renferment des magistrats électifs, un sénat, une place publique, une tribune, enfin tous ces grands instruments de liberté et de génie dont la Grèce et Rome avaient fait un si noble usage. (Voyez notre *Cours de littérature*, p. 419.)

VILLES GUELFES, VILLES GIBELINES. — Mais si à cette époque l'Italie était plus avancée que le reste de l'Europe, elle n'était pas moins malheureuse ; les factions guelfe et gibeline divisaient les villes et les familles. Milan, Brescia, Mantoue, Vicence, Padoue, Trévise, Ferrare, et presque toutes les villes de la Romagne sous la protection du pape, étaient liguées entre elles contre l'empereur, qui avait

pour lui Crémone, Bergame, Modène, Côme, Parme, Reggio, Trente. Beaucoup d'autres villes étaient partagées entre ces deux factions. L'Italie était le théâtre, non d'une guerre, mais de cent guerres civiles. Cependant, malgré les efforts des Guelfes, la domination impériale s'étendait jusqu'aux extrémités de l'Italie. Il fallut des papes comme Innocent III, Honorius III, Grégoire IX et Innocent IV, pour résister à ces terribles adversaires de l'indépendance italienne.

1210. INNOCENT, ABSOLU DANS ROME, FAIT RECONNAITRE FRÉDÉRIC II. — Innocent III, le grand réformateur des mœurs, se rendit absolu dans Rome. Il éleva enfin l'édifice de la puissance temporelle des papes, dont ses prédécesseurs avaient amassé les matériaux pendant quatre cents ans. Alors Frédéric II, fils de Henri VI, était encore enfant; il ne fut définitivement empereur qu'à la mort de Othon IV, en 1220. Innocent III le fit reconnaître à la condition qu'il abandonnerait les Deux-Siciles; mais, devenu empereur, le fils de Henri VI ne tint point parole. Il garda les Deux-Siciles, son séjour de prédilection, et bientôt commença la troisième période de la lutte du sacerdoce et de l'Empire. La première avait eu lieu sous Henri IV et Grégoire VII, la seconde sous Frédéric Barberousse et Alexandre III.

FRÉDÉRIC II. HONORIUS III ET GRÉGOIRE IX. INNOCENT IV. — Frédéric était né en Italie. Il aimait ce climat agréable et ne pouvait souffrir ni le pays, ni les mœurs de l'Allemagne, dont il fut absent quinze années entières. Il est certain que son grand dessein était d'établir en Italie le trône des nouveaux césars. Le succès d'une telle entreprise changeait la face de l'Europe. Mais les guelfes, ces

partisans de la papauté et encore plus de la liberté, balancèrent sans cesse le pouvoir des gibelins, partisans de l'Empire. Honorius III et Grégoire IX ne peuvent d'abord résister à Frédéric II qu'en l'éloignant, en l'envoyant faire la guerre dans la Terre Sainte. Grégoire IX l'excommunie. Frédéric part, et, tandis qu'il fait une croisade à Jérusalem, le pape en fait une contre lui dans Rome. Il revient, après avoir négocié avec les soudans, se battre contre le Saint-Siége. Grégoire IX, qui avait près de cent ans, se mit courageusement à la tête des confédérés. Son successeur Innocent IV continua la lutte avec une énergie nouvelle.

Frédéric eut toujours assez de force pour ensanglanter l'Italie, mais jamais assez pour l'asservir. En 1237, il battit les Milanais à Corte-Nova; mais son fils Entius fut vaincu par les Bolonais. Accablé de chagrin, ce puissant empereur alla mourir dans ses États de Naples (1250). A partir de cette époque, la querelle des guelfes et des gibelins ne fut plus qu'une lutte particulière entre quelques villes d'Italie ou quelques familles dans une même ville. Cette querelle, après avoir ensanglanté l'Italie pendant quatre siècles, ne cessa que par l'effet de la lassitude universelle et surtout par la diversion qu'occasionna dans les esprits l'invasion des Français en Italie (1494).

Il faut cependant rappeler, pour être juste, que les royaumes de Naples et de Sicile furent embellis par les soins de Frédéric II. Il y bâtit des villes et y fonda des universités Dans ses palais de Naples, de Messine et de Palerme, il s'occupait, avec son chancelier Pierre de Vignes, d'organiser son royaume italien; mais tous ses efforts demeurèrent frappés de stérilité; l'Europe chrétienne du moyen âge ne pouvait se rallier à un roi qu'elle accusait

d'impiété, et que ses mœurs et ses croyances lui semblaient devoir mieux placer sur un trône musulman.

Mainfroid. Conrad IV. Charles d'Anjou. — Conrad IV succéda, en 1250, à son père Frédéric II. Il se mit en possession du royaume de Naples et de Sicile, dont Mainfroid, fils naturel de Frédéric II, brillant et débauché comme son père, avait été institué régent. Les dissensions entre Conrad et Mainfroid servirent mieux la cause des papes que toute leur politique. Conrad mourut empoisonné, dit-on ; et par qui ? Conrad IV laissait un fils, Conradin, âgé de dix ans. Mainfroid était ambitieux ; il fit courir le bruit que Conradin était mort, et se fit proclamer roi de Naples et de Sicile. Le pape Innocent IV offrit alors la couronne à Charles, comte d'Anjou, frère de saint Louis (1254) ; mais ce ne fut qu'en 1265, sous Clément IV, que Charles d'Anjou put accepter. Il livra bataille à Mainfroid, qui fut tué en combattant dans les plaines Grandella, près de Bénévent.

1268. **Conradin et Charles d'Anjou.** — Cependant, quelques années après, le jeune Conradin, fils de Conrad IV, passa en Italie, et lui aussi fut vaincu par Charles d'Anjou. La bataille fut livrée au Champ-des-Lys, près du lac Fucin ou de Celano, le 23 août 1268. Conradin fut fait prisonnier avec son cousin Frédéric de Bade ; ils furent conduits à Naples et condamnés à avoir la tête tranchée : ils furent exécutés le 26 octobre 1269. Avec Conradin s'éteignit la maison de Souabe. — La sévérité de Charles d'Anjou fut cause du massacre des *Vêpres Siciliennes*.

1282. **Massacre des Vêpres siciliennes.** — Ce nom est donné au massacre que les Siciliens firent des Français

en 1282. Le massacre commença à Palerme, le lundi de Pâques, au premier coup de la cloche des vêpres, et s'étendit bientôt par toute la Sicile. On attribue généralement cette atroce exécution à *Jean de Procida*, qui agissait par l'ordre de don Pèdre ou Pierre III, roi d'Aragon, compétiteur de Charles. Le sang de Conradin fut ainsi vengé, mais sur d'autres, que sur celui qui l'avait versé. Charles Ier d'Anjou mourut trois ans après, en regrettant de n'avoir pu réaliser ses projets ambitieux. Saint Louis, son frère, l'homme modèle du moyen âge, avait quitté la terre avec le regret de n'avoir pu faire tout le bien qu'il méditait.

Le royaume des Deux-Siciles fut divisé : la maison d'Anjou régna à Naples. Charles II, fils de Charles Ier, fut plus prudent que son père. Son fils Robert lui succéda en 1309 et régna sagement; il eut pour héritière Jeanne Ire, dont nous parlerons. — Pierre Ier (Pierre III d'Aragon) régna en Sicile. Les deux royaumes seront encore réunis, en 1435 sous Alphonse Ier et de nouveaux séparés en 1458. Réunis une troisième fois sous Ferdinand III le Catholique, en 1504, ils seront séparés une troisième fois en 1713; une quatrième réunion aura lieu en 1736; une quatrième séparation en 1806, et enfin une cinquième réunion en 1815. Au moment où nous écrivons ces lignes, Ferdinand II, roi de Naples descend dans la tombe. Il appartient à l'histoire, dont les jugements semblent précéder ceux du ciel. Souhaitons à son successeur sagesse et bonté : n'est-ce pas souhaiter des jours heureux à ce beau pays de

Naples aux bords embaumés, où le printemps s'arrête,
Mais que Vésuve en feu couvre d'un dais brûlant,
Comme un guerrier jaloux, qui, témoin d'une fête,
Jette au milieu des fleurs son panache sanglant.

UGOLIN, TYRAN DE PISE. — C'est en 1284 que le comte Ugolin s'empara du pouvoir à Pise, et acquit par sa tyrannie et ses cruautés une affreuse célébrité. Soutenu par les étrangers, il fit subir à ses compatriotes le joug le plus odieux. On raconte que ce monstre, au faîte de la puissance s'écria un jour au milieu d'un festin offert à ses partisans : « Mes amis, qu'ai-je à craindre aujourd'hui? » Les tyrans ont-ils des amis? mais passons. Une voix, celle sans doute d'un Daniel de ce temps, osa répondre : « Non, rien que la colère divine. »

Cependant l'archevêque Ruggiero ou Roger, dont Ugolin avait de sa propre main assassiné le neveu, se chargea de délivrer Pise de son tyran. Il souleva le peuple en répandant le bruit qu'Ugolin allait livrer la ville aux guelfes de Florence, et parvint ainsi à se saisir du gouverneur et de ses quatre fils. Il les fit enfermer dans une tour située non loin des bords de l'Arno, il jeta les clefs de la tour dans le fleuve, pour qu'il fût impossible de porter des aliments aux prisonniers. Alors commença pour ces infortunés le plus affreux de tous les supplices. Pendant plusieurs jours, ils éprouvèrent tous les tourments de la faim, et le malheureux père vit ses quatre fils périr l'un après l'autre dans les plus cruelles tortures, avant d'expirer lui-même sur leurs cadavres (1288).

La tour où se passa cette horrible scène conserva le nom de *Tour de la faim*. Cet exemple inouï de vengeance a été décrit de la façon la plus saisissante par le Dante. Il fallait un barbare comme Ruggiero et un poëte comme le Dante pour faire plaindre un monstre tel qu'Ugolin.

14e SIÈCLE.—GRAND INTERRÈGNE. L'EMPEREUR HENRI VII ET

LE PAPE CLÉMENT V. — Depuis la mort de Conrad IV, en 1254, jusqu'à l'élection de Rodolphe Ier en 1273, un interrègne avait eu lieu. L'Italie semblait oubliée par l'Allemagne; aussi est-ce alors que presque toutes les villes de la Péninsule rentrent dans leurs droits naturels et déploient l'étendard de la liberté. Gênes et Pise sont les émules de Venise; Florence devient une république illustre: Bologne ne reconnaît ni empereurs ni papes. Le gouvernement municipal prévaut partout et surtout dans Rome. En 1309, Clément V aima mieux transférer le saint-siége hors de l'Italie et jouir en France, à Avignon, des contributions payées par les fidèles, que disputer inutilement des châteaux et des villes auprès de Rome.

Mais la division devait encore être la cause de nouveaux asservissements. L'Italie ne faisait point un corps, l'Allemagne en faisait toujours un. Le premier empereur entreprenant qui voudrait repasser les monts pouvait renouveller les droits et les prétentions, des Charlemagne et des Othon. Rodolphe Ier, Adolphe de Nassau, Albert d'Autriche avaient peu ou point songé à l'Italie. Mais Henri VII, de la maison de Luxembourg, élu en 1311, descend en Italie avec une armée d'Allemands, soumet les villes lombardes, marche sur Rome pour y recevoir la couronne impériale. On se battit longtemps dans les rues de Rome, il y eut beaucoup de sang répandu pour cette cérémonie du couronnement, que trois cardinaux firent enfin au lieu du pape. Maître de Rome, l'empereur y établit un gouverneur; il ordonna que toutes les villes, que tous les princes d'Italie lui payassent un tribut annuel. Ses prétentions s'étendirent sur Naples; il allait les soutenir quand il mourut empoisonné, comme on le prétend.

1314. Louis de Bavière; successeur de Henri VII, fut

déposé par Jean XXII, ce qui ne l'empêcha pas de marcher sur l'Italie. Il arriva à Rome, résidence toujours passagère des empereurs. Il y convoqua une assemblée générale, semblable à ces anciens parlements de Charlemagne, et il prononça lui-même la sentence par laquelle il privait le pape de tout bénéfice et le livrait au bras séculier pour être brûlé comme hérétique... Condamner ainsi à la mort un souverain pontife était le dernier excès où pût monter la querelle du sacerdoce et de l'Empire.

Quelques jours après, l'empereur créa un nouveau pape. Mais toutes ces démonstrations n'eurent pas plus de suite que les efforts des autres empereurs : les troubles de l'Allemagne les appelaient toujours, et l'Italie toujours leur échappait.

1347. La Bulle d'or. — Sous Charles IV, petit-fils de Henri VII, et successeur de Louis de Bavière, fut promulguée à Nuremberg cette fameuse constitution, appelée *Bulle d'or*, qui fixait à sept le nombre des électeurs. Le style de cette charte se ressent bien de l'esprit du temps. Le juriconsulte *Bartole* rédigea cette bulle. Il commence par une apostrophe à l'orgueil, à Satan, à la colère, à la luxure. On y dit que le nombre des sept électeurs est nécessaire pour s'opposer aux sept péchés capitaux. On y parle de la chute des anges, du paradis terrestre, de Pompée et de César.

1354. Nicolas Rienzi. — La cour des papes résidait à Avignon; elle répandait l'abondance dans la Provence et le Dauphiné, et oubliait le séjour orageux de Rome. Mais quand les Romains virent que les papes achetaient Avignon, ils songèrent à faire revivre la république. Chose remarquable, il n'est aucun temps, depuis Charlemagne,

où les Romains n'aient rappelé leurs anciennes idées de grandeur et de liberté. Cette fois ils revêtirent du tribunat un simple citoyen nommé Nicolas Rienzi, homme né fanatique, devenu ambitieux et capable de grandes choses. C'est de lui que parle Pétraque dans la plus belle de ses odes ou *canzoni;* il dépeint Rome échevelée et les yeux mouillés de larmes, implorant le secours de Rienzi :

> Con gli occhi di dolor bagnati e molli
> Ti chier' mercé di tutti i sette colli.

Rienzi fit de bonnes lois, sévèrement exécutées. Mais quelque chose de théâtral se mêlait à ses actes utiles : il prit les titres d'*ami du genre humain*, de *défenseur de la liberté*, de *zélateur de l'Italie*, de *tribun auguste*.

Pétrarque était la puissance morale qui soutenait cette entreprise; il écrivait à Rienzi et au peuple de longues lettres latines pour les féliciter de leur courage; il nommait Rienzi un homme *envoyé du ciel*. Mais cette révolution étant devenue sanglante, n'eut pas de suite. Rienzi se rendit odieux par son arrogance et sa tyrannie, et après bien des vicissitudes, il fut massacré dans une révolte, en 1354.

1378. GRAND SCHISME. — Clément V avait, en 1309, transporté le saint-siége de Rome à Avignon; Grégoire XI, en 1377, le reporta à Rome.

A la mort de Grégoire XI, en 1378, Urbain VI fut élu de la manière la plus violente et la plus irrégulière; quelques cardinaux protestèrent contre ces violences et élurent Clément VII. Urbain VI résida à Rome, et Clément VII à Avignon. C'est ainsi que commença le grand schisme d'Occident, qui dura soixante-dix-huit ans, amena

les conciles de Constance et de Bâle, et hâta la réforme.

Sous Charles IV, l'autorité impériale fut abaissée et même bafouée. Ses deux voyages en Italie n'eurent pas d'autre but que de vendre les droits que l'Empire possédait encore.

JEANNE Ire, REINE DE NAPLES. — Robert, petit-fils de Charles Ier d'Anjou, avait rendu son royaume florissant; il mourut en 1343. Son neveu, Louis d'Anjou, avait été élu roi de Hongrie. Avant de mourir, Robert avait marié Jeanne, sa petite-fille et son héritière, à *André*, frère de ce roi de Hongrie. André prétendit régner de son chef. Jeanne, toute jeune qu'elle était, s'opposa à cette prétention. La querelle se termina par l'assassinat d'André, et Jeanne épousa le prince de Tarente, l'un de ses complices. Louis, roi de Hongrie, marcha sur Naples pour venger la mort de son frère. Il fit accuser Jeanne juridiquement, à Rome, devant le tribun Nicolas Rienzi qui, dans sa puissance passagère, vit pourtant des rois à son tribunal, comme les anciens Romains. Rienzi n'osa rien décider, et en cela il fit preuve de prudence.

Jeanne se sauva avec son nouvel époux dans ses États de Provence. Mais ce qui est bien extraordinaire, c'est que l'ambition n'eut point de part à la vengeance d'André. Il pouvait s'emparer du royaume de Naples, il n'en fit rien. On trouve rarement de tels exemples.

Jeanne, chassée par son beau-frère, fut peu après rétablie par la faveur du pape Clément VI, auquel elle vendit Avignon. Ayant perdu son second mari, Jeanne gouverna seule. En 1476, elle épousa un prince d'Aragon, qui mourut bientôt après. Enfin, à l'âge de quarante-six ans, la reine prit un quatrième mari, Othon de Brunswick.

Mais se voyant sans enfant, elle adopta Charles de Durrazo, son cousin.

Au moment du schisme, Jeanne prit parti pour Clément VII, qui résidait à Avignon. Durazzo, ne voulant pas attendre la mort naturelle de sa mère adoptive pour régner, se déclare pour Urbain VI, et se fait couronner par lui, puis, à la tête d'une armée, il marche sur Naples, alors que Jeanne adopte Louis Ier, frère puîné de Charles V, roi de France, et fondateur de la seconde maison d'Anjou. Mais Charles, s'étant rendu maître de Naples et de la personne de la reine, la fit mourir, et se maintint sur le trône contre son adversaire, Louis d'Anjou, qui ne recueillit de la succession de la reine Jeanne que le seul comté de Provence, qu'il transmit à ses descendants, avec la prétention au royaume de Naples.

VENISE. LE CONSEIL DES DIX. MARINO FALIERO. — Les familles nobles, enrichies par le commerce, ayant acquis peu à peu toute influence dans Venise, enlevèrent au peuple le droit de nommer le doge, ou chef de la république ; elles firent décider que les membres du Grand Conseil, qui réglait les affaires de l'État, seraient tous pris dans leur sein ; enfin, elles instituèrent un tribunal terrible, le fameux conseil des Dix, qui avait pour principale mission de réprimer les tentatives d'insubordination, et qui, dans ce but, était investi d'un pouvoir absolu. Les Dix avaient le droit de condamner et de faire exécuter, sans aucune formalité, tous les citoyens qu'ils jugeaient dangereux pour la république, fût-ce le doge lui-même. Les malheureux qu'ils avaient déclarés coupables, ne pouvaient échapper ou à la mort ou aux tortures.

Le doge de Venise, Marino Faliero, vieillard de quatre-

vingt-quatre ans, ayant reçu un sanglant outrage d'un jeune noble vénitien, demanda vengeance au conseil des Dix, qui n'inligea au coupable que quelques jours de prison. Faliero dissimula sa colère, et s'unit au parti démocratique pour former une conjuration dont le but était la mort des patriciens et l'anéantissement de l'aristocratie. Six cents conjurés convinrent de se rassembler, le 15 avril 1355, sur la place Saint-Marc, lorsque le doge ferait sonner la cloche d'alarme, et de massacrer les nobles, à mesure qu'appelés par ce signal, ils accourraient vers la place pour se ranger autour du chef de la république. La veille du jour où devait éclater le complot, il fut découvert à un membre du conseil des Dix. Les conjurés furent livrés au supplice, et le doge lui-même fut décapité sur le grand escalier du palais ducal, au lieu même où il avait reçu la couronne.

Florence. Le Dante. — Florence, fondée par les Étrusques, ne commença à être célèbre que quand Sylla en fit une colonie romaine. Prise et reprise par Totila et Narsès, ruinée de fond en comble, puis relevée par Charlemagne, elle parvint à une haute prospérité, tandis qu'autour d'elle les factions déchiraient l'Italie. Mais, en 1215, elle prit part à ces discordes et devint dans l'Italie centrale le centre de la puissance des guelfes : son gouvernement varia souvent ; en général pourtant sa tendance fut éminemment démocratique, et la constitution dite *Ordinamenti di giustizia* (1282) fut la base des organisations postérieures. Souvent en guerre avec l'Empire, avec Milan, avec les Pisans, avec les papes ; soumise à Naples de 1314 à 1317, puis de 1326 à 1328 ; à Gauthier de Brienne de 1342 à 1343 ; gibeline un instant, de 1378 à

1383, elle acquit au milieu des guerres Pistoie, Arezzo, Pise. Elle tomba, à partir de 1421, sous l'influence des Médicis, et finit par devenir le patrimoine de cette famille.

Dante Alighieri, ce poëte inimitable, cet Homère toscan, est né au milieu de toutes les passions de guerre et de vengeance qui divisaient les guelfes et les gibelins. Il sortait d'une famille remplie de ces passions, la famille Alighieri, attachée au parti guelfe, à ce parti qui, soulevé contre l'empereur d'Allemagne, cherchait dans la défense des papes la liberté de l'Italie. Tout jeune, il porta les armes pour cette cause; il était à la bataille de Campaldino, où les guelfes de Florence furent vainqueurs des gibelins. Le crédit de sa famille, son génie naissant, tout l'appelait à ces honneurs civiques qui, dans l'Italie du moyen âge, renouvelaient les périls et les grandes ambitions de la Grèce et de Rome. Il fut successivement officier, ambassadeur et prieur, c'est-à-dire un des six magistrats suprêmes de Florence. Il y avait dans la constitution de cette ville de quoi nous expliquer le développement précoce du génie italien; elle était fondée sur la liberté, les sciences et les métiers. Le Dante était inscrit sur les registres de Florence dans la sixième classe, sous le titre de physicien, c'est-à-dire médecin; c'est de là qu'il fut bientôt élevé à la dignité de prieur, et c'est alors que commencèrent tous ses malheurs.

Le parti guelfe vainqueur s'était partagé entre deux familles puissantes, les *Cerchi* et les *Donati*. Tout parti qui se divise envoie des recrues à ses ennemis. La minorité invoque ceux qu'elle combattait autrefois contre ceux qui l'oppriment aujourd'hui.

Un accident, commun alors dans les villes d'Italie, vint

aider aux troubles de Florence. Les guelfes de Pistoie s'étaient également divisés en deux partis ennemis. Après des luttes longues et sanglantes, les principaux de ces deux factions vinrent s'établir à Florence. Ils y trouvèrent des alliances toutes prêtes dans les haines des *Cerchi* et des *Donati;* ils rajeunirent et enflammèrent ces haines, donnant leurs noms de *Blancs* et de *Noirs* aux deux partis, et chaque jour les mettant aux prises. Aux promenades publiques et dans les cérémonies des funérailles, dans tous les lieux où l'on se rencontrait, le sang coulait. Le Dante était favorable aux *Blancs*. Cependant, magistrat de Florence, il voulait rétablir la paix et il fit bannir les chefs des deux partis. Mais les *Blancs* furent bientôt rappelés, et les *Noirs* conspirèrent. Désigné comme *Blanc* par les *Noirs*, le Dante eut sa maison pillée et fut condamné au bannissement, et au feu s'il était pris.

Le Dante avait aimé passionnément son pays. Il ne pouvait oublier cette Florence qu'il avait défendue de son épée, servie dans les conseils et qu'il devait tant illustrer de son génie. « Mais c'était une âme de feu, généreuse, implacable. Guelfe, proscrit par les guelfes, il se fit gibelin. Je ne sais pas s'il a bien fait; mais ces esprits ardents, élevés, vont toujours d'un extrême à l'autre. Leur inconstance même vient de leur énergie. Ne leur demandez pas les vertus modérées et la résignation à l'injure. Voilà le Dante gibelin. Mais quoique ce parti fût celui de l'empereur, il offrait peu de chances à l'ambition. Banni de sa ville, le Dante se réunit aux Gibelins, dans une entreprise inutile contre Florence; puis il erra dans l'Italie, s'arrêtant tour à tour chez le seigneur de Goubio, chez les Scaliger, princes de Vérone, à Ravenne, à Mantoue.

Ce fut ainsi, errant, malheureux, qu'il acheva son sublime ouvrage. Ce travail n'était pas seulement une préoccupation poétique; c'était sa vengeance, c'était son arme. Maître de l'enfer, du purgatoire et du paradis, les possédant par droit de génie, il pouvait là donner des places à ses ennemis et à ses amis. Cet exilé, ce banni que vous aviez chassé de Florence, dont vous aviez rédigé la sentence de mort, il avait à peine un asile; il était obligé, comme il le dit, de monter et de redescendre l'escalier d'autrui, et de sentir combien est amer le pain de l'étranger. Cependant il était bien plus puissant que vous. Du milieu de sa fuite, de son exil, il pensait, il écrivait, il punissait ses ennemis. Il y avait trois hommes qui s'étaient montrés ses persécuteurs; il ne les tuait pas, il les laissait à Florence; mais il disait dans ses vers que ces trois hommes étaient morts, qu'il les avait vus dans l'enfer, que leurs corps n'avaient plus qu'une apparence de vie animée par des démons. Ces récits terribles faisaient fuir les Florentins à l'approche des trois damnés vivants, qui eux-mêmes peut-être n'étaient pas sûrs d'être en vie, et ne savaient s'ils n'étaient pas en effet des démons, et si le poëte n'avait pas raison. (VILLEMAIN, *Cours de littérature*.

Nos lecteurs savent que le Dante composa le célèbre poëme connu sous le titre de *Divina Comedia :* il comprend trois poëmes ou actes distincts, *l'Enfer, le Purgatoire, le Paradis;* le poëte, racontant le sort des âmes après la vie terrestre, place dans l'enfer et le purgatoire tous ceux qui ne se sont signalés que par leurs crimes ou leurs vices, ceux surtout qui ont été les auteurs de ses maux, et dans le paradis ceux qui ont fait le bien. Il feint que Virgile, son poëte favori, l'accompagne dans l'enfer

et le purgatoire, pour lui nommer les réprouvés et lui décrire leurs supplices, et que Béatrix est son guide dans le paradis. Cette composition extraordinaire est une des productions les plus sublimes qu'ait enfantées le génie de l'homme, mais c'est aussi un des ouvrages les plus bizarres et les plus obscurs : les allusions dont il est rempli sont la principale cause de cette obscurité. La *Divine Comédie* est le premier poëme qui ait été écrit en langue italienne; jusque-là on n'écrivait qu'en latin. Il est divisé en tercets ou rimes triplées. Ce poëme excita une admiration universelle; dans plusieurs villes on créa des chaires où il devait être expliqué. Boccace, l'auteur du *Décaméron*, fut le premier qui remplit la chaire créée dans ce but à Florence.

Presque tous les historiens modernes, dit M. de Césena, citent le Dante et le commentent forcément à l'improviste, parce qu'ils le rencontrent sans cesse comme un génie révélateur ou comme un sphinx emblématique au cœur de sa période et au frontispice de la nôtre. Ses leçons et ses allégories sont-elles de vaines fictions harmoniques ou rhétoricales? Ses énigmes n'enferment-elles pas les problèmes des âges autant que ceux de la vie et de l'éternité? *C'est là la question*, comme dit Hamlet. *Peut-être*, comme s'exprime Montaigne.

« Dante, né à Florence en 1265, meurt à Ravenne en 1321. A peu près à la même époque, le sire de Joinville mourait en France. Jehan, sire de Joinville, était plus que centenaire; représentant des temps de saint Louis parmi des hommes qui ne lui ressemblaient plus, il devait nous transmettre cette chronique pleine de charmes, dont la langue n'est plus la nôtre. Nous lui devons les premiers monuments de notre littérature, comme le

Dante a glorifié sa patrie de cet ouvrage à la fois portrait vivant et statue colossale du moyen âge. » (CHATEAUBRIAND.)

Fin du moyen âge, 1453. — Commencement de l'histoire moderne.

15e SIÈCLE. — L'ITALIE RESTE DIVISÉE. LES AUTRES NATIONS SE CENTRALISENT. — Le caractère particulier du quinzième siècle est d'avoir travaillé à la centralisation, soit dans les relations sociales, soit dans les idées. Ce mouvement, on pourrait dire cette révolution, n'a pas lieu en France seulement; elle s'opère : en Allemagne, sous Maximilien; en Espagne, avec Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille; en Angleterre, sous Henri VII, après les guerres intestines des deux roses. Partout le pouvoir se concentre : partout le pouvoir public prend la place des pouvoirs féodaux; au sein de toutes les nations il n'y a, pour ainsi dire, plus qu'un gouvernement et qu'un peuple.

L'Italie seule restait divisée; elle n'était pas même fédérative. Ces républiques, ces principautés si puissantes au moyen âge et qui alors pouvaient se suffire à elles-mêmes, se trouvèrent faibles, comme nous allons le voir, en face de nationalités fortement constituées.

Cependant l'Italie offrait en ce temps-là un magnifique spectacle de civilisation au milieu de l'Europe, qui portait encore l'empreinte de la barbarie: cette multitude de petits États que la rivalité et la liberté civilisent plus vite; ces princes nouveaux, qui cherchent dans la protection des lettres un moyen de séductions et de pouvoir; ce reste de culture romaine, jamais détruite en Italie; enfin, et surtout, l'influence pontificale, voilà ce qui devait hâter les progrès de l'Italie.

« Et c'est ici, dit M. Villemain, que le principe d'élection se montre dans toute sa force salutaire. — Quels hommes étaient nommés papes? souvent un pauvre clerc, un obscur étudiant élevé par hasard dans l'école de quelque église cathédrale ou collégiale. Élu pape, cet homme aimait les lettres auxquelles il devait tout, il les protégeait avec ardeur et préparait l'émancipation laïque par ce même éclat de savoir et d'éloquence qui relevait en lui la majesté pontificale. Le pape Nicolas V, dans sa jeunesse, sous le nom obscur de Thomas de Sarzane, avait été copiste de manuscrits grecs et latins; Pie II avait été le docte Œneas Sylvius.

» Les autres puissances de l'Italie ne secondaient pas ce mouvement des esprits avec moins d'ardeur. Les Sforze, élevés par la violence sur le trône de Milan, ces héritiers de soldats farouches, ne songeaient qu'à honorer les lettres, à encourager les savants. Un petit duc de Mantoue avait établi dans ses États une magnifique école nommée *Maison-Joyeuse*, parce qu'elle offrait un système d'éducation où la gymnastique la plus salutaire, l'hygiène la plus agréable, étaient mêlées habilement à l'assiduité de l'étude. »

Coup d'œil sur les différentes puissances de l'Italie.

Ce qui nous reste à dire sur les faits vraiment caractéristiques de l'histoire générale de la Péninsule sera certainement mieux compris si, préalablement, nous mettons sous les yeux de nos lecteurs le tableau des principaux États qui la composaient au moyen âge et qui la composent encore aujourd'hui. L'Italie comprenait et comprend encore: au nord, le Piémont, le Milanais, qui, aujourd'hui,

avec Venise, forme le royaume Lombard-Vénitien; au centre, la Toscane et les États romains, et au midi le royaume des Deux-Siciles.

ITALIE SEPTENTRIONALE. — LE PIÉMONT, qui aujourd'hui avec la Savoie forme le noyau des États sardes, avait fait partie du royaume de Lombardie. La noble maison de Savoie a pour chef *Humbert aux blanches mains*. Ce premier comte de Savoie naquit, dit-on, vers 985 et mourut en 1048. Amédée Iᵉʳ, son petit-fils et son successeur, eut pour héritier son neveu Amédée II, fils d'Odon, qui avait épousé Adélaïde, héritière des marquis de Suze. Amédée II augmenta les possessions des comtes de Savoie en y joignant l'héritage de sa mère, qui comprenait presque tout le Piémont (1060-72).

Au 13ᵉ siècle, en 1226, Thomas Iᵉʳ reçut de Frédéric II, qu'il avait soutenu contre les Milanais, la dignité de vicaire de l'Empire en Piémont; son fils Amédée IV soumit Turin et reçut dans cette ville Frédéric II, avec lequel il combina toutes les opérations de la guerre contre les guelfes. Cependant Amédée IV céda tout ce qu'il possédait en Italie à son frère Thomas II, qui s'intitula prince de Piémont. De ses deux fils, Thomas III et Amédée V, sortirent deux lignes, l'une des princes de Piémont, l'autre des comtes de Savoie. Amédée VIII, créé duc de Savoie en 1416 par l'empereur Sigismond, réunit les possessions des deux lignes à la mort de Louis, son beau-père; depuis, le Piémont n'a plus été séparé de la Savoie.

C'est Amédée VIII qui fut nommé pape sous le nom de Félix V (1439) par les prélats du concile de Bâle. Dix ans après, il renonçait à la tiare pour faire cesser un schisme scandaleux. Il se retira au couvent Ripaille, où il mourut

en 1434; l'ordre de chevalerie de Saint-Maurice fut institué par ce premier duc de Savoie.

Louis Ier, fils d'Amédée VIII, donna sa fille en mariage à Louis XI, et Yolande, sœur de ce roi, épousa Amédée IX, fils de Louis Ier. C'est alors que l'astucieux monarque français s'immisça dans les affaires des ducs de Savoie. Le prince de Piémont Victor-Amédée II fut le premier roi de Savoie et de Piémont (1675-1730).

Le Milanais, que vous avez vu s'ériger, pendant les guerres entre la papauté et l'Empire, en une sorte de république vassale de l'Empire, tout en luttant contre les empereurs, fut régie par plusieurs grandes familles, notamment par les Della Torre à partir de 1257, et par les Visconti dès 1277. Sous ces derniers (1395), l'empereur Wenceslas donna au Milanais le titre de duché en faveur de Jean-Galéas Visconti. Aux Visconti succédèrent les Sforze (1450), en la personne de François Sforze. De 1502 à 1547 nous verrons les rois de France, Louis XII et François Ier, disputer aux empereurs la possession du Milanais, sur lequel ils avaient des droits du chef de Valentine Visconti, femme de Louis Ier d'Orléans, frère de Charles VI. Après la mort du dernier Sforze (1535), Charles-Quint investit de ce duché son fils, Philippe II (depuis roi d'Espagne), 1540, et les successeurs de ce prince le possédèrent jusqu'en 1700. Dans la guerre de la succession d'Espagne, l'Autriche s'empara du Milanais, et des traités lui en confirmèrent la possession. Elle en céda néanmoins au roi de Sardaigne plusieurs parties pour prix de son concours aux deux guerres de succession d'Espagne et d'Autriche. On peut voir par ce qui se passe aujourd'hui combien les choses changent dans ce monde.

Le Milanais fut envahi par les Français, vers la fin du 18e siècle, et le traité de Campo-Formio le fit entrer dans la république Cisalpine (1797), d'où il passa dans le royaume d'Italie en 1805; donné à l'Autriche par le traité de 1815, il forma la plus grande partie du gouvernement de Milan dans le royaume Lombard-Vénitien.

RÉPUBLIQUE DE VENISE. — Vous savez que Venise, fondée en 452, jeta les fondements de sa puissance en soumettant les villes maritimes de l'Istrie et de la Dalmatie. Dès le 12e siècle, sous le doge Henri Dandolo, la république de Venise affectait l'empire de l'Adriatique. Nous avons vu en quoi et comment les croisades lui furent profitables. Après la prise de Constantinople par les Turcs (1455), Venise s'honora par une courageuse résistance (1461-77); néanmoins, elle se vit enlever par Mahomet II beaucoup d'îles de l'Archipel. En 1469, elle se fit céder le royaume de Chypre par Catherine Cornaro. Venise était alors la première puissance commerçante de l'Europe; elle commandait à tous les ports maritimes par ses provéditeurs. Mais la découverte du passage aux Indes (1497) et celle de l'Amérique (1492) lui portèrent un coup mortel; la ligue de Cambrai, formée contre elle en 1508 par l'empereur, le pape, les rois de France et d'Aragon, la mit à deux doigts de sa perte. Sous Mahomet IV, une guerre ruineuse lui arracha Candie (1669). En vain elle recouvra quelques places en Morée (1683-99) : elle les reperdit encore en 1739. Enfin Venise fut occupée en 1797 par Bonaparte, qui, par le traité de Campo-Formio, livra tout son territoire à l'Autriche (ne gardant que les îles au S.-E.), contre la cession du duché de Milan et de la limite du Rhin. En 1805, la paix de Presbourg joignit Venise et les

provinces italiennes de Venise au royaume d'Italie. Le tout revint à l'Autriche en 1815.

ITALIE CENTRALE. LA TOSCANE. FLORENCE. PISE. — Après Charlemagne, la Tuscie devint un margraviat ou marquisat indépendant. La grande-comtesse Mathilde, en qui finit la maison des marquis de Tuscie, ayant légué une grande partie de ses domaines au saint-siége, les papes finirent par avoir la Tuscie méridionale; le reste prit peu à peu le nom de Toscane. Bientôt les villes de cette contrée : Pise, Florence, Sienne, Lucques, Pistoie, etc., devinrent de riches et puissantes républiques. Pise était la première aux 9e et 12 siècles; mais au 13e elle fut dominée par Florence. En 1407, il ne restait plus en Toscane que trois États indépendants : Florence, Lucques, Sienne; Florence, où dominèrent les Médicis depuis 1421, était le plus puissant.

LES MÉDICIS A FLORENCE. — Aucune maison dans ce monde n'a jamais acquis la puissance par des titres plus justes : elle l'obtint à force de bienfaits et de vertus. C'est au 15e siècle que les Médicis commencèrent à être célèbres dans toute l'Europe. Jean posséda toutes les charges de la république sans les avoir briguées. Son fils Cosme fut un des plus grands hommes et des plus habiles politiques de son siècle, et mérita le beau titre de *père de la patrie*. Sa réputation valut à ses descendants la principale autorité dans la Toscane. Son fils l'administra sous le titre de Gonfalonnier. Ses deux petits-fils, Laurent et Julien, maîtres de la république, furent assassinés dans une église par des conjurés de la famille de Pazzi, Florentins, favoris de Sixte IV, au moment où l'on élevait l'hostie. Julien en mourut : Laurent échappa. Ils furent vengés par leurs concitoyens, qui massacrèrent tous les conspirateurs qu'ils rencontrèrent. Laurent fut surnommé le *père*

des-Muses. Il égala le grand Cosme par ses bienfaits et le surpassa par sa magnificence. Ce fut alors que Florence fut comparable à l'ancienne Athènes. On vit à la fois le prince *Pic de la Mirandole, Politiano, Lascaris, Calcondile Mareil,* que Laurent rassemblait autour de lui. Pierre, son fils, eut comme lui l'autorité principale et presque souveraine dans la Toscane.

L'invasion de Charles VIII (1494) chassa momentanément de Florence les Médicis, et fit révolter Pise contre sa rivale. Pise ne fut soumise qu'en 1509, et les Médicis ne revinrent à Florence qu'en 1513. En 1561 fut érigé par Charles-Quint, en faveur d'Alexandre Médicis, le duché de Florence ou de Toscane, qui en 1569 prit le titre de grand-duché. A l'extinction des Médicis (1737), le grand-duché fut donné à la maison de Lorraine, qui bientôt après devint nouvelle maison d'Autriche, et qui le possède encore aujourd'hui; mais en 1790 il forma, non plus une des provinces de la monarchie autrichienne, mais un État particulier régi par une ligne cadette de la maison.

LES ÉTATS DE L'ÉGLISE. ROME. — Nous savons comment Pepin le Bref et Charlemagne jetèrent les fondements de la puissance temporelle des papes. Par une donation célèbre de l'an 1077, la comtesse Mathilde, souveraine de la Toscane, ajouta aux États de l'Église les villes de Bolsena, Bagnara, Montefiascone, Viterbe, Civita-Castellana, Civita-Vecchia, Corneto, Bracciano, etc., qui formèrent le *Patrimoine de Saint-Pierre.* Toutefois, les papes ne jouirent pas en paix de ces possessions. A différentes époques, les empereurs d'Allemagne prétendirent exercer sur Rome et sur tous les États ecclésiastiques un droit de suzeraineté; quelques-uns même chassèrent les papes de

Rome ou les nommèrent à leur gré, et les réduisirent à une sorte de vasselage. Innocent III fit disparaître les dernières traces de dépendance en se faisant rendre hommage par le préfet de Rome, qui jusque-là avait été nommé par l'empereur (1198).

Nous avons parlé des successeurs d'Innocent III; nous avons vu que pendant le séjour des papes à Avignon, Rome s'était érigée un instant en république. Presque toutes les villes importantes étaient devenues de petites principautés appartenant chacune à une famille. Elles ne furent réunies que successivement et après diverses révolutions.

L'État ecclésiastique perdit Avignon et le Comtat en 1791, et le traité de Tolentino, passé entre Bonaparte et Pie VI, en ratifiant la cession de ces pays à la France, donna à la république Cisalpine : Bologne, Ferrare, la Romagne (1797). En 1798, le reste de l'État pontifical fut érigé en république romaine, mais en 1799 le gouvernement papal fut rétabli : la paix de Lunéville, en 1801, rétablit les stipulations de Tolentino. Bonaparte, en 1808, par deux décrets, réunit à son royaume d'Italie les provinces situées sur l'Adriatique, et à l'empire français toutes les autres. La paix de Paris de 1814 a rendu aux papes toutes leurs possessions, moins Avignon et le Comtat.

ITALIE MÉRIDIONALE. ROYAUME DES DEUX-SICILES. 1494, CONQUÊTE DE NAPLES PAR CHARLES VIII. — Malgré la rapidité de notre course nous avons, avec quelques détails, exposé les faits les plus intéressants de l'histoire de ce royaume de Naples et de Sicile, fondé par ces héros normands, dont les prouesses donnent à l'histoire l'air de la fable; nous avons déjà parlé des différentes réunions et séparations des deux royaumes. Jeanne Ire, dont nous avons ra-

conté l'histoire, avait eu, vous le savez, Charles III Duras, son meurtrier, pour successeur. Il laissa le trône à Jeanne II (1414), qui se livra à la débauche, et elle adopta Louis d'Anjou, puis René; sa succession fut enfin dévolue à Alphonse d'Aragon, déjà roi de Sicile (1435-1458). Dès la mort d'Alphonse, il y eut une deuxième séparation, et une ligne bâtarde (Ferdinand Ier) de la maison d'Aragon, eut Naples, tandis que la ligne légitime gardait la Sicile. Alphonse II régnait à Naples lorsque les Français entrèrent en Italie.

Guerres d'Italie au 15e siècle. — Ainsi quand toutes les nations de l'Europe vinrent fondre sur l'Italie, le Piémont était gouverné par des princes qui souvent firent admirer leur courage et leur sagesse. La Lombardie offrait par sa culture le plus ravissant spectacle à l'œil de l'étranger qui franchissait les monts. A Milan, les Sforze, ces héritiers de condottieri, se faisaient gloire d'honorer les lettres. Venise était dominante par le commerce, source de ses richesses et de sa puissance, par les arts, cause de ses gloires et de ses magnificences. Florence pouvait croire à la liberté sous ces Médicis qui, sur les mêmes vaisseaux, faisaient venir les manuscrits, les statues de la Grèce et les marchandises de toutes les contrées; qui élevaient des édifices utiles à l'industrie et des monuments que nous admirons encore, entre autres cette coupole de Sainte-Marie, en face de laquelle Michel-Ange demandait qu'on plaçât son tombeau. A Rome, la science était assise sur le trône de saint Pierre.

Quant aux Napolitains, toujours faibles et remuants, incapables, de se gouverner eux-mêmes, de se donner un roi et de souffrir celui qu'ils avaient, ils étaient au pre-

mier qui arrivait chez eux avec une armée. Fernando ou Ferdinand Ier avait reçu comme roi de Naples l'investiture du pape, au préjudice de la maison d'Anjou. Mais il n'était aimé ni du pape, son suzerain, ni de ses sujets. Il mourut en 1494, laissant une famille infortunée, à qui Charles VIII ravit le trône sans pouvoir le garder.

« Cependant Milan, Florence, Sienne, allaient voir reparaître ces noms qu'ils avaient bien connus au temps de la conquête des Normands et de Charles d'Anjou : les la Palisse, les Nemours, les Lautrec, les Vieilleville, ne trouvèrent plus, comme leurs pères, une terre demi-barbare, mais une terre classique, où le génie d'Auguste s'était réveillé, où, comme les vieux Romains, ils adoucirent leurs rudes vertus à la voix des arts accourus une seconde fois de la Grèce. Quand Bayard acquérait le haut renom de prouesse, c'était au milieu de l'Italie moderne, de l'Italie dans toute la fraîcheur de la civilisation renouvelée; c'était au milieu de ces palais *bâtis par* Bramante, Michel-Ange et Palladio, de ces palais dont les murs étaient couverts de tableaux récemment sortis des mains des plus grands maîtres; c'était à l'époque où l'on déterrait les statues et les monuments de l'antiquité, tandis que les Gonzalve de Cordoue, les Trilvuce, les Pescaire, les Strozzi combattaient, que les artistes se faisaient justice de leurs rivaux à coups de poignard, que les aventures de Roméo et de Juliette se répétaient dans toutes les familles, que l'Arioste et le Tasse allaient chanter cette chevalerie dont Bayard était le dernier modèle. »

1494. Première guerre. Charles VIII roi de Naples. — Lorsqu'on traverse aujourd'hui les Maremmes de Sienne, dit M. Michelet, et que l'on retrouve en Italie tant

de traces des guerres du seizième siècle, une tristesse inexprimable saisit l'âme, et l'on maudit les barbares qui ont commencé cette désolation. Ce désert des Maremmes, c'est un général de Charles-Quint qui l'a fait; ces ruines de palais incendiés sont l'ouvrage des landskenechts de François Ier. Ces peintures dégradées de Jules Romain attestent encore que les soldats du connétable de Bourbon établirent leurs écuries dans le Vatican. Ne nous hâtons pas cependant d'accuser nos pères. Les guerres d'Italie ne furent le caprice ni d'un roi ni d'un peuple. Pendant plus d'un demi-siècle, une impulsion irrésistible entraîna au delà des Alpes tous les peuples de l'Occident comme autrefois ceux du Nord. Les calamités furent presque aussi cruelles, mais le résultat fut le même: les vainqueurs furent élevés à la civilisation des vaincus.

Ludovic le More, alarmé des menaces du roi de Naples, dont la petite-fille avait épousé son neveu, Jean Galéas, se détermina à soutenir son usurpation par le secours des Français; mais il était loin de savoir quelle puissance il attirait dans l'Italie. Il fut lui-même saisi d'étonnement et de terreur, lorsqu'il vit descendre du mont Genève (septembre 1494) cette armée formidable, qui, par la variété des costumes, des armes et des langues, semblait à elle seule l'invasion de toutes les nations de l'Europe : Français, Basques, Bretons, Suisses, Allemands, et jusqu'aux Écossais; et cet invincible gendarmerie, et ces pesants canons de bronze que les Français avaient rendus aussi mobiles que leurs armées. Une guerre toute nouvelle commençait pour l'Italie. L'ancienne tactique, qui faisait succéder dans la bataille un escadron à l'autre, était vaincue d'avance par l'impétuosité française, par la froide fureur des Suisses.

SAVONAROLE. — A l'approche des Français, les vieux gouvernements d'Italie s'écroulent d'eux-mêmes. Pise se délivre des Florentins; Florence, des Médicis. Savonarole reçoit Charles VIII comme le *fléau de Dieu*, envoyé pour punir les péchés de l'Italie. Le pape Alexandre VI, qui, jusque-là, négociait à la fois avec les Français, avec les Aragonais, avec les Turcs, entend avec effroi les mots de concile et de déposition, et se cache dans le château de Saint-Ange. Il livre en tremblant le frère de Bajazet II, dont Charles VIII croit avoir besoin pour conquérir l'empire d'Orient; mais il le livre empoisonné. Cependant, le nouveau roi de Naples, Alphonse II, s'est sauvé dans un couvent de Sicile, laissant son royaume à défendre à un roi de dix-huit ans. Le jeune Ferdinand II est abandonné à San-Germano, et voit son palais pillé par la populace de Naples, toujours furieuse contre les vaincus. Les gens d'armes français, ne se fatiguant plus à porter d'armures, poursuivent cette conquête pacifique en habit du matin, sans autre peine que d'envoyer leurs fourriers devant eux pour marquer les logements. Bientôt les Turcs voient flotter les fleurs de lis à Otrante, et les Grecs achètent des armes.

Mais au bout de trois mois les Napolitains étaient las des Français, les Français étaient las de Naples; ils avaient oublié leurs projets sur l'Orient. Ils étaient impatients de revenir conter aux dames leurs brillantes aventures.

1495. BATAILLE DE FORNOVO. — Cependant une ligue presque universelle s'était formée contre Charles VIII. Il fallait qu'il se hâtât de regagner la France, s'il ne voulait être enfermé dans le royaume qu'il était venu conquérir. En redescendant les Apennins, ils rencontra à

Fornovo l'armée des confédérés, forte de quarante mille hommes : les Français n'étaient alors que neuf mille. Après avoir demandé inutilement le passage, ils le forcèrent, et l'armée ennemie, qui essaya de les arrêter, fut mise en fuite par quelques charges de cavalerie. Ainsi le roi rentra glorieusement en France, ayant justifié toutes ses imprudences par une victoire.

Les Italiens, se croyant délivrés, demandèrent compte à Savonarole de ses sinistres prédictions. Un moine franciscain, voulant, disait-il, prouver que Savonarole était un imposteur, et qu'il n'avait le don ni des prophéties ni des miracles, offrit de passer avec lui dans un bûcher ardent. Au jour marqué, lorsque le bûcher était dressé, et tout le peuple dans l'attente, les deux partis firent des difficultés, et une grande pluie qui survint mit le comble à la mauvaise humeur du peuple. Savonarole fut arrêté, jugé par les commissaires du pape, et brûlé vif. Lorsqu'on lui lut la sentence par laquelle il était retranché de l'Église : *De la militante*, répondit-il, espérant appartenir dès lors à l'Église triomphante (1498). L'Italie ne s'aperçut que trop de la vérité de ses prophéties.

1498. Conquête du Milanais par Louis XII. — Le jour même de l'épreuve du bûcher, Charles VIII mourait à Amboise, et laissait le trône au duc d'Orléans, à Louis XII, qui revendiquait le duché de Milan, parce qu'il comptait parmi ses grand'mères une sœur d'un Visconti, lequel avait eu cette principauté. On lui opposait la prescription et l'investiture que Maximilien avait donnée à Ludovic le More. Le droit féodal, toujours incertain, ne pouvait être interprété que par la loi du plus fort.

De concert avec les Vénitiens, Louis XII envahit le Mila-

nais. On vit encore ce que pouvait l'impétuosité française contre la sagacité italienne. L'armée du roi s'empara en vingt jours de l'État de Milan et de celui de Gênes, tandis que les Vénitiens occupèrent les Crémonois (1500). Louis XII, après avoir conquis cette belle province, fit son *entrée* dans Milan, y reçut les députés de tous les États d'Italie en prince qui était leur arbitre; mais à peine fut-il retourné à Lyon, que la négligence qui suit presque toujours la fougue fit perdre aux Français le Milanais comme ils avaient perdu Naples. Ludovic le More, dans son *rétablissement* passager, payait un ducat d'or pour chaque tête de Français qu'on lui apportait. Alors Louis XII fit un nouvel effort; Louis de la Trimouille va réparer les fautes qu'on avait faites. On rentre dans le Milanais : Ludovic le More, trahi par les Suisses, mourut captif.

Partage du royaume de Naples. — Le Milanais conquis, Louis XII veut encore avoir Naples, mais n'espérant pas conquérir ce royaume malgré les Espagnols, il le partagea avec eux par un traité secret. L'infortuné don Frédéric, qui régnait alors, appelle les Espagnols à son secours, et lorsqu'il a introduit Gonzalve de Cordoue dans ses principales forteresses, le traité de partage lui est signifié (1501). Cette infamie n'engendra que la guerre. Les deux nations se disputèrent la gabelle qu'on levait sur les troupeaux voyageurs qui passent, au printemps, de la Pouille dans l'Abruze; c'était le revenu le plus net du royaume. Ferdinand trompa Louis XII par un traité, jusqu'à ce qu'il eût envoyé des forces suffisantes à Gonzalve, bloqué dans Barlette. L'habileté du *grand capitaine* et la discipline de l'infanterie espagnole l'emportèrent partout sur le brillant courage des gens d'armes français. La vaillance de Louis d'Ars et de d'Aubigni, les exploits de Bayard qui,

disait-on, avait défendu un pont contre une armée, n'empêchèrent pas les Français d'être battus à Séminara, à la Cérignola, et d'être chassés pour une seconde fois du royaume de Naples par leur défaite du Garigliano (décembre 1505).

Cependant Louis XII était encore maître d'une grande partie de l'Italie; souverain du Milanais et seigneur de Gênes, allié de Florence et du pape Alexandre VI, qui ne s'appuyaient que sur lui, il étendait son influence sur la Toscane, la Romagne et l'État de Rome. La mort d'Alexandre VI et la ruine de son fils Borgia ne lui furent guère moins funestes que la défaite du Garigliano. Cette puissance italienne des Borgia, qui s'élevait entre les possessions des Français et celles des Espagnols, était comme la garde avancée du Milanais.

16e SIÈCLE. — 1508. LE PAPE JULES II. LIGUE DE CAMBRAI CONTRE VENISE. — La suite des guerres des Français en Italie, la splendeur du pontificat de Léon X, l'énergie de celui de Sixte-Quint caractérisent le 16e siècle.

Le pape Jules II, né à Savone, domaine de Gênes, ne pouvait supporter de voir sa patrie sous le joug de la France; à son instigation, sans doute, Gênes se révolta. Louis XII parut bientôt sous les murs de cette ville avec une brillante armée; le chevalier Bayard gravit sans peine les montagnes qui couvrent Gênes, et criait aux révoltés : « Ores, marchands, défendez-vous avec vos aulnes, et laissez les piques et lances, lesquelles vous n'avez accoutumées. » Le roi ne voulant pas ruiner une ville si riche, se contenta de faire brûler les priviléges de la cité, et fit construire une forteresse qui commandait l'entrée du port (1507).

Jules II qui, comme ses prédécesseurs, aurait voulu chasser tous les étrangers de l'Italie, tenait cependant à ce que la puissante république de Venise lui remît nombre de villes que le saint-siége réclamait.

Il faut bien dire que le gouvernement de Venise avait su profiter des fautes et des malheurs de toutes les autres puissances; il avait gagné à la chute de Ludovic le More, à l'expulsion des Français de Naples, à la ruine de César Borgia. Tant de succès excitaient la crainte et surtout la jalousie des puissances italiennes elles-mêmes, qui auraient dû souhaiter la grandeur de Venise. « Vos Seigneuries, écrivait Machiavel aux Florentins, m'ont toujours dit que c'étaient les Vénitiens qui menaçaient la liberté de l'Italie. »

Jules II se servit contre Venise des Français mêmes, contre lesquels il eût voulu s'armer. Ce ne fut pas assez des Français, il fit entrer toute l'Europe dans la ligue dite *de Cambrai contre Venise* (1508).

Cette rapidité de fortune qui avait accompagné les Français dans les commencements de toutes leurs expéditions ne se démentit pas; Louis XII, à la tête de son armée, détruisit les forces vénitiennes à la célèbre bataille d'*Agnadel* (1509). Alors chacun des prétendants se jeta sur son partage; Jules II s'empara de toute la Romagne. Ayant alors réussi dans son premier projet, il songea au second, celui de chasser de l'Italie ce que tous les Italiens appelaient dédaigneusement *les barbares*.

Louis XII était retourné en France, prenant toujours, ainsi que Charles VIII, moins de mesures pour conserver qu'il n'avait eu de promptitude à conquérir. Il faut d'ailleurs reconnaître là le caractère, nous pourrions dire, le génie de notre nation. Le Français donne volontiers quit-

tance de ses conquêtes; on peut dire qu'il veut la gloire pour elle-même, il la recherche par amour pour elle. Il en fait, si nous pouvons dire ainsi, comme le véritable artiste fait de l'art pour l'art, sans trop s'inquiéter de ce que la chose peut rapporter.

Le pape *pardonna aux Vénitiens*, qui, revenus de leur première terreur, résistaient aux armes impériales. Enfin, Jules II se ligua avec cette même république contre ces mêmes Français dont il s'était servi contre elle. Il voulait chasser de l'Italie tous les étrangers, exterminer les restes alors languissants de l'autorité allemande, et faire de l'Italie un corps puissant dont le souverain pontife serait le chef. Il n'épargna dans ses desseins ni négociations, ni argent, ni peine. Il fit lui-même la guerre, plus d'une fois il affronta la mort. « Nos historiens, dit Voltaire, blâment son ambition, mais il fallait au moins rendre justice à son courage et à ses grandes vues. »

Cependant l'ardeur de Jules II, la politique des alliés, furent un instant déconcertées par la courte apparition de Gaston de Foix, neveu de Louis XII, à la tête de l'armée française. Ce jeune homme de vingt-deux ans arrive en Lombardie, remporte trois victoires en trois mois, et meurt vainqueur à Ravenne, laissant la mémoire du général le plus impétueux qu'ait vu l'Italie. Mais si son courage peut être comparé à celui de Bayard, il n'en est pas ainsi de sa générosité ; s'il fut sans peur, il ne fut pas sans reproche. Les hommes haut placés ne s'inquiètent jamais assez peut-être de ce que l'histoire dira de leur grandeur d'âme. Leur responsabilité est si grande, cependant, qu'ils devraient en être effrayés.

1515. BATAILLE DE MARIGNAN. — L'Europe croyait la

France abattue, et elle déploie des ressources inattendues sous le jeune François Ier, qui vient de succéder à Louis XII (1er janvier 1515). Les Suisses, qui pensent garder tous les passages des Alpes, apprennent avec étonnement que l'armée française a débouché par la vallée de l'Argentière. Deux mille cinq cents lances, dix mille Basques; vingt-deux mille landsknechts ont passé par un défilé qui n'avait jamais été pratiqué que par les chasseurs de chamois. L'armée française avance en négociant jusqu'à Marignan: là, les Suisses, qu'on avait crus gagnés, viennent fondre sur les Français avec leurs piques de dix-huit pieds et leurs espadons à deux mains, sans artillerie, sans cavalerie, n'employant d'autre art militaire que la force du corps, marchant droit aux batteries, dont les décharges emportent des files entières, et soutenant plus de trente charges de ces grands chevaux de bataille couverts d'acier comme les gens d'armes qui les montaient.

Enfin, après vingt-huit heures de combat, les Suisses se retirèrent avec une contenance si fière qu'on n'osa pas les poursuivre.

« ... Croyez, madame, écrivait le roi à sa mère, que nous avons été vingt-huit heures à cheval, sans boire ni manger... Depuis deux mille ans en ça n'a point été vue une si fière ni si cruelle bataille, ainsi que disent ceux de Ravenne... (Écrit au camp de Sainte-Brigide, le vendredy 14e jour de septembre mil cinq cent quinze.) »

François Ier jouit de sa victoire au lieu de l'achever. Le traité de Noyon rendit un instant de repos à l'Europe, et donna aux deux rivaux, François Ier et Charles-Quint, le temps de préparer une guerre plus terrible (1516).

1524. Mort de Bayard a Rebec. — François Ier, dans sa

uerre contre Charles-Quint pour la possession de l'Italie, 'éprouva que des revers. Bayard fut chargé de ramener ne armée qu'avait compromise l'impéritie de Bonivet. l la sauva, en lui faisant passer la Sesia devant les Espanols, bien supérieurs en force. Mais étant resté le dernier pour couvrir la retraite, il fut blessé mortellement 30 avril 1524).

Bayard est un de ces hommes dont la vie honore noneulement une province, une nation, mais encore l'humanité tout entière. *Fornoue*, bataille où le brave chevalier e couvrit de gloire; *Garigliano*, où, comme Horatius Coclès, il arrêta seul une armée; *Agnadel*, combat après equel il se montra non moins loyal que Fabricius; *Brescia*, ville où il fut aussi noble, aussi pur que Scipion; *Marignan*, où sa valeur étonna François Ier lui-même, ce oi-soldat; *Rebec*, où il fut sage comme Xénophon, intrépide comme César, où il mourut comme Épaminondas, voilà les noms qui devraient être inscrits sur le piédestal de la statue du *Chevalier sans peur et sans reproche*.

1525. Bataille de Pavie. Prise de Rome. Traité de Cambrai. — A la bataille de Pavie le roi de France fut fait prisonnier. Il écrivit à sa mère : « Madame, tout est perdu fors l'honneur. » Deux ans après cette bataille, le duc de Bourbon, si fatal aux Français, le fut aux Romains. Il commandait sur les frontières du Milanais une armée victorieuse, mais manquant de tout. Il propose à ses capitaines, à ses soldats d'aller piller Rome : ils y volent. Bourbon est tué en montant à l'assaut, mais Rome est prise et saccagée, comme elle le fut par Alaric.

Cependant le système d'équilibre était établi en Europe, les puissances se liguèrent alors pour balancer le pouvoir

de Charles-Quint. La paix de Cambrai fut signée en 1529.

1530. Alors Charles-Quint quitte l'Espagne pour aller recevoir la couronne des mains du pape Clément VII, et pour baiser les pieds de celui qu'il avait retenu captif. A la vérité, il disposait en maître de toute la Lombardie. Il investit François Sforze du Milanais, et Alexandre de Médicis de la Toscane; il donne un duc à Mantoue; il fait rendre par le pape Modène et Reggio au duc de Ferrare, mais tout cela pour de l'argent, et sans se réserver d'autre droit que celui de la suzeraineté. Toutefois, tant de princes à ses pieds lui donnent une grandeur qui impose.

En 1535, François Ier envahit encore l'Italie, et après des succès variés, entre autres la victoire de Cerisolles, où périrent treize mille impériaux, une autre paix définitive fut signée à Crespy (1544). Le Milanais fut assuré au duc d'Orléans, second fils du roi, qui devait épouser une fille ou une nièce de l'empereur. La mort du duc d'Orléans remit peu après les choses dans l'état où elles étaient avant.

1558. Emmanuel-Philibert Tête de fer, *vainqueur à la bataille de Saint-Quentin.* — François Ier mourut (1547) en laissant, malgré ses fautes, un souvenir de gloire et d'héroïsme. Son fils, Henri II, fut plus heureux que lui contre Charles-Quint. Son général, le connétable de Montmorency, perdit cependant la bataille de Saint-Quentin contre Philippe II, roi d'Espagne, dont l'armée était commandée par Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, qui, dans cette journée, se comporta en héros et en homme de génie. Avant cette fameuse bataille tout semblait perdu pour le jeune duc, il ne lui restait que Nice, Aoste, Coni, son bon droit et son épée. Après la victoire, Emmanuel-

Philibert n'ambitionnait plus que le titre de pacificateur. En effet, il fut le principal agent du traité de *Cateau-Cambrésis*, qui devait rendre le calme à l'Europe, et à la maison de Savoie son antique splendeur.

« A ne voir que la suite des guerres et des événements politiques, le 16e siècle est un siècle de sang et de ruines. Il s'ouvre avec la dévastation de l'Italie par les troupes mercenaires de François Ier et de Charles-Quint, avec les affreux ravages de Soliman, qui dépeuple annuellement la Hongrie. Puis viennent les luttes terribles des croyances religieuses. Celui qui laisserait l'histoire dans cette crise, croirait que l'Europe va tomber dans une barbarie profonde. Et loin de là, la fleur délicate des arts et de la civilisation grandit et se fortifie au milieu des chocs violents qui semblent près de la détruire. Michel-Ange peint la chapelle Sixtine l'année de la bataille de Ravenne. Le jeune Tartaglia sort mutilé du sac de Brescia pour devenir le restaurateur des mathématiques. La grande époque du droit chez les modernes, l'âge de L'Hôpital et de Cujas, est celui de la Saint-Barthélemy. »

Le règne du pape Léon X fut tellement illustré par le progrès des lettres et des arts, qu'on a donné le nom de siècle de Léon X à l'époque brillante dans laquelle il a vécu; c'est en effet alors que fleurirent l'Arioste, Berni, Accolti, Alamanni, Fracastor, Sannazar, Vida, Bembo, Machiavel, Guichardin, Sadolet, Michel-Ange, Raphaël, André del Sarto, le Caravage, Jules Romain, Léonard de Vinci, etc. Léon X écrivait à Raphaël : « Noble artiste, vous illustrerez mon pontificat. »

Sixte-Quint mit dans son gouvernement une sévérité inouïe et de la grandeur dans toutes ses entreprises; il embellit Rome, et cependant laissa très-riche le trésor

pontifical; il licencia les soldats et dissipa les bandits, par la seule force des lois. « Les autres souverains, dit encore Voltaire, risquaient alors leur trône, quand ils tentaien quelque entreprise sans le secours de ces nombreuses armées, qu'ils ont entretenues depuis. Il n'en était pas ainsi des souverains de Rome, qui, réunissant le sacerdoce et l'empire, n'avaient pas même besoin d'une garde. »

17e SIÈCLE.—1647. MASANIELLO A NAPLES.—Le royaume de Naples, soumis au roi d'Espagne, était gouverné par des vice-rois. La tyrannie que ceux-ci exerçaient et les impôts dont ils accablaient le peuple soulevèrent les Napolitains; le pêcheur Masaniello se mit à leur tête. Ils se réunirent en grand nombre; la révolte éclata, et Masaniello fut mis à la tête du nouveau gouvernement. Pendant sept jours il fut maître de Naples, qu'il remplit de massacres; mais des émissaires du vice-roi l'assassinèrent dans un mouvement populaire[1].

1629. LOUIS XIII EN ITALIE. — Ce prince, que l'histoire aurait pu surnommer le Faible, était cependant un lion dans les combats. En 1629, alors qu'il secourut le duc de Mantoue, il se montra par son courage le digne fils de Henri IV.

VENISE. — Le 17e siècle fut pour l'Italie, en général, au moins un siècle de repos et de splendeur. Cependant Venise, au milieu de ses prospérités, fut sur le point d'être détruite par une conspiration qui n'a point d'exemple. Philippe III, roi d'Espagne, possesseur du Milanais, était toujours l'ennemi secret des Vénitiens. Le duc d'Ossone,

[1] Masaniello est le héros des deux opéras intitulés : l'un, *Masaniello*; l'autre, *la Muette de Portici*.

vice-roi de Naples, don Pèdre de Tolède, gouverneur de Milan, et le marquis de Bedmar, ambassadeur d'Espagne à Naples, s'unirent tous trois pour anéantir la république. La conspiration fut découverte, et Venise resta florissante jusqu'à la prise de Candie par les Turcs.

1674-1678, Révolte de Messine. Louis XIV proclamé roi de Sicile. — Le roi de France fait encore sentir trois fois sa suprématie en Italie; 1664, 1687, réparations demandées au pape; 1684, bombardement de Gênes. — 1708-1709, les duchés de Mantoue et de la Mirandole confisqués par l'empereur. — Grandeur de la maison de Savoie, sous Victor-Amédée II, 1675-1730. L'Angleterre, pour assurer l'équilibre de l'Italie, fait accorder à ce prince, par le traité d'Utrecht (1713), la dignité royale et la possession de la Sicile.

18e ET 19e SIÈCLES. — GUERRES DE LA RÉPUBLIQUE. — Au 16e siècle l'Espagne, vous le savez, maîtresse du royaume des Deux-Siciles, avait fait du duché de Milan une de ses provinces; elle tenait ainsi l'Italie au nord et au sud. Elle en organisa le reste à son gré. Venise seule resta vraiment indépendante. Le 17e siècle ôta à l'Espagne un peu de cette prépondérance; le 18e la lui ravit presque entièrement : le Milanais et les Deux-Siciles passent entre les mains de l'Autriche (1706-1721); mais, de 1731 à 1735 et 1738, deux lignes cadettes de la maison de Bourbon d'Espagne obtiennent, l'une, Parme, l'autre, les Deux-Siciles, à la condition toutefois que jamais ces États ne seront réunis à la couronne espagnole. Les guerres de la Révolution française et surtout de l'Empire changent pour quelque temps la face de l'Italie.

En 1792, sous le roi Victor-Amédée III, troisième roi de

Savoie, Nice et la Savoie, qui avaient été le refuge d'un grand nombre d'émigrés, étaient occupées par la République et déclarées provinces françaises. Victor-Amédée et les généraux autrichiens agissaient sans ensemble et favorisaient ainsi les armes de la République française.

Cependant Scherer, qui avait éprouvé des revers en Italie, fut remplacé par Bonaparte. Ce jeune héros ne tarda pas à ranimer le courage de l'armée française et reçut le commandement de l'armée d'Italie, alors battue, désorganisée et sans argent. En un an il mit en pleine déroute ou détruisit cinq armées, chacune plus forte que la sienne : l'armée piémontaise à Mondovi, et quatre armées autrichiennes : celle de Beaulieu à Cairo, Montenotte, Millesimo, Dego, et au pont de Lodi ; celle de Wurmser à Castiglione, Roveredo, Bassano ; celle d'Alvinzi à Arcole, à Rivoli et sous Mantoue, que rendit Wurmser ; enfin celle du prince Charles, qu'il poursuivit en Allemagne et sur la route de Vienne jusqu'à Léoben. Le roi de Sardaigne, le pape, les ducs de Parme, de Modène, de Toscane, avaient signé ou imploraient la paix ; l'empereur d'Autriche la demanda aussi ; et par le *traité de Campo-Formio*, suite des préliminaires de Léoben, il céda à la France, en échange des États de Venise, occupés par Bonaparte, les Pays-Bas autrichiens avec toute la rive gauche du Rhin et le Milanais, qui devint alors la république Cisalpine (1797). (Voy. *les Deux Yeux de l'histoire*, 18e siècle).

1800. Marengo. — Après avoir renversé le Directoire à la fameuse journée du 18 brumaire an VIII (9 novembre 1799), Bonaparte profita habilement des dispositions universelles pour asseoir son influence, *non sur tel ou tel parti*, mais sur la nation tout entière, par des mesures conciliantes et réparatrices. *Nous formons*, dit-il, *une*

nouvelle époque; il ne faut nous souvenir dans le passé que du bien et oublier le mal...

La pacification se faisait dans les esprits; on pouvait espérer qu'au dehors, à la suite des éclatants succès de Bonaparte, l'Europe, acceptant les faits accomplis, se résignerait. Le premier consul, dans une lettre aussi noble qu'habile, offrait publiquement la paix à l'Europe.

L'événement démentit ces heureux symptômes. Les ouvertures du premier consul furent repoussées par l'Angleterre et l'Autriche, qui reprirent leurs armements avec une nouvelle activité. « Français, dit Bonaparte dans une énergique proclamation, vous désirez la paix. Votre gouvernement la désire avec plus d'ardeur encore. C'est à vous de la commander; pour la commander, il faut de l'argent, du fer, des soldats; que tous s'empressent de payer le tribut qu'ils doivent à la défense commune !... »

La victoire si éclatante et surtout si importante de Marengo amena le traité de Lunéville avec l'Autriche (1801) et celui d'Amiens avec l'Angleterre (1802)[1].

L'Italie sous l'empire français et après 1814. — Dès 1801, trois ans avant la proclamation de l'empire, la Savoie et le Piémont sont réunis à la France. Le Milanais, enlevé à l'Autriche, forme la république Cisalpine. L'Autriche est indemnisée par la cession de Venise et de ses États en terre ferme. Un prince d'Espagne reçoit le royaume d'Étrurie. En 1805, après la bataille d'Austerlitz, et par suite du traité de Vienne, Venise et la terre ferme sont réunis à la république Cisalpine, qui porte doréna-

[1] La Librairie Nouvelle vient de publier un livre, *les Armées françaises en Italie*, par N. Gallois. Nous ne partageons pas toujours les idées émises par l'auteur; mais nous sommes heureux de recommander son livre comme des plus instructifs et des plus intéressants.

vant le nom de royaume d'Italie ; Gênes est incorporée à l'empire français ; le royaume de Naples, conquis par les armes françaises, échappe au roi Ferdinand IV, qui ne garde que la Sicile, et est donné par Napoléon, d'abord à Joseph son frère (1806), puis à Murat son beau-frère (1808). La reine d'Étrurie abdique (1807), et ses États grossissent l'empire français ; en même temps une partie de l'État romain vient accroître le royaume d'Italie, qui s'enrichit encore du Tyrol méridional (1809), tandis que Rome même et tout ce qui reste de l'État romain entrent dans l'empire français. Ainsi, excepté la Sicile et la Sardaigne, toute l'Italie obéit à Napoléon.

Mais après les événements de 1814, l'acte du congrès de Vienne (1815) rend au pape tous ses États ; à la maison de Savoie, la Savoie, le Piémont, Nice, plus Gênes ; à l'Autriche, le Milanais, plus Venise, qui forment le royaume Lombard-Vénitien, et donne à deux princes autrichiens la Toscane et Modène ; à Marie-Louise, le duché de Parme. Murat garde Naples un instant ; mais on le lui reprend pendant les Cent-Jours, pour le rendre à Ferdinand IV.

A l'heure qu'il est, nos armées combattent pour l'indépendance de l'Italie. Le sang coule et arrose cette terre qui devrait être par excellence celle de la liberté. L'Europe a les regards fixés sur elle ; tous les nobles cœurs battent d'espérance... La généreuse Allemagne, elle aussi, nous en sommes certain, applaudira à la délivrance de cette contrée, théâtre de tant de gloires et de tant de malheurs.

10 juillet.

FIN

Paris. — Imp. de Édouard Blot, rue Saint-Louis, 46.

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

L'Armée Française en Italie. Ses Généraux, ses Régiments. Biographies anecdotiques par JULES RICHARD. 1 vol. in-18.. 1 fr.

Les Autrichiens en Italie. Histoire anecdotique de l'occupation autrichienne depuis 1815, par M. CHARLES DE LA VARENNE, précédée d'une Introduction par ANATOLE DE LA FORGE. 3e édition. 1 vol. grand in-18 jésus.......................... 3 fr.

Garibaldi. Sa vie, d'après des documents inédits, par Mme JULIETTE LA MESSINE. 1 vol. in-18 avec Portrait................. 75 c.

La Grande Italienne (MATHILDE DE TOSCANE), par AMÉDÉE RENÉE, avec un Portrait d'après une peinture ancienne, par S. A. I. LA PRINCESSE MATHILDE. 1 vol. in-8°...................... 6 fr.

Histoires de Village, par ALEXANDRE WEILL. 1 vol. grand in-18 jésus.. 1 fr.

Histoire secrète du Gouvernement Autrichien. Première histoire d'Autriche, écrite d'après des documents authentiques, par ALFRED MICHIELS. 1 vol. in-8°......................... 6 fr.

Petite Histoire générale, Chronologique et narrative, relation des faits, moralité des événements, par ÉDOUARD W. D'HALLUVIN.
Histoire des temps anciens. 1 vol. in-18........ 1 fr. 50 c.
Histoire du moyen âge et des temps modernes. 1 vol. in-18................................ 1 fr. 50 c.

Madame la Duchesse de Parme et les derniers événements, par HENRY DE RIANCEY. 1 vol. grand in-8°................. 3 fr.

Les Mystères du Désert, souvenirs de voyage en Asie et en Afrique, par HADJI-ABD-EL-HAMID-BEY (Cel L. DU COURET), précédés d'une Préface par M. STANISLAS DE LAPEYROUSE. 2 vol. grand in-18 jésus, avec Gravures et Cartes .... 7 fr.

L'Empereur Napoléon III et l'Italie. Brochure grand in-8°. 1 fr.

Petit Manuel d'Histoire universelle, ouvrage résumant l'Histoire générale, par ÉD. W D'HALLUVIN. 4e édition. 1 vol. in-18... 1 fr.

Le Comte de Raousset-Boulbon et l'Expédition de la Sonora. Correspondances, Souvenirs, et œuvres inédites publiées par A. DE LACHAPELLE. 1 vol. grand in-18 jésus, avec Portraits et Carte.................................. 3 fr. 50 c.

Souvenirs intimes d'un vieux Chasseur d'Afrique, recueillis par ANTOINE GANDON, précédés d'une Préface de PAUL D'IVOI; Illustrations par WORMS, Gravures par POLAC. 2e édition. 1 joli vol. grand in-18 jésus.................... 3 fr. 50 c.

Nouveau Cours de Littérature, par D'HALLUVIN.... 3 fr. 50 c.

Paris.—Typ. de Édouard BLOT (ancienne Maison Dondey-Dupré), r. St-Louis, 46.

